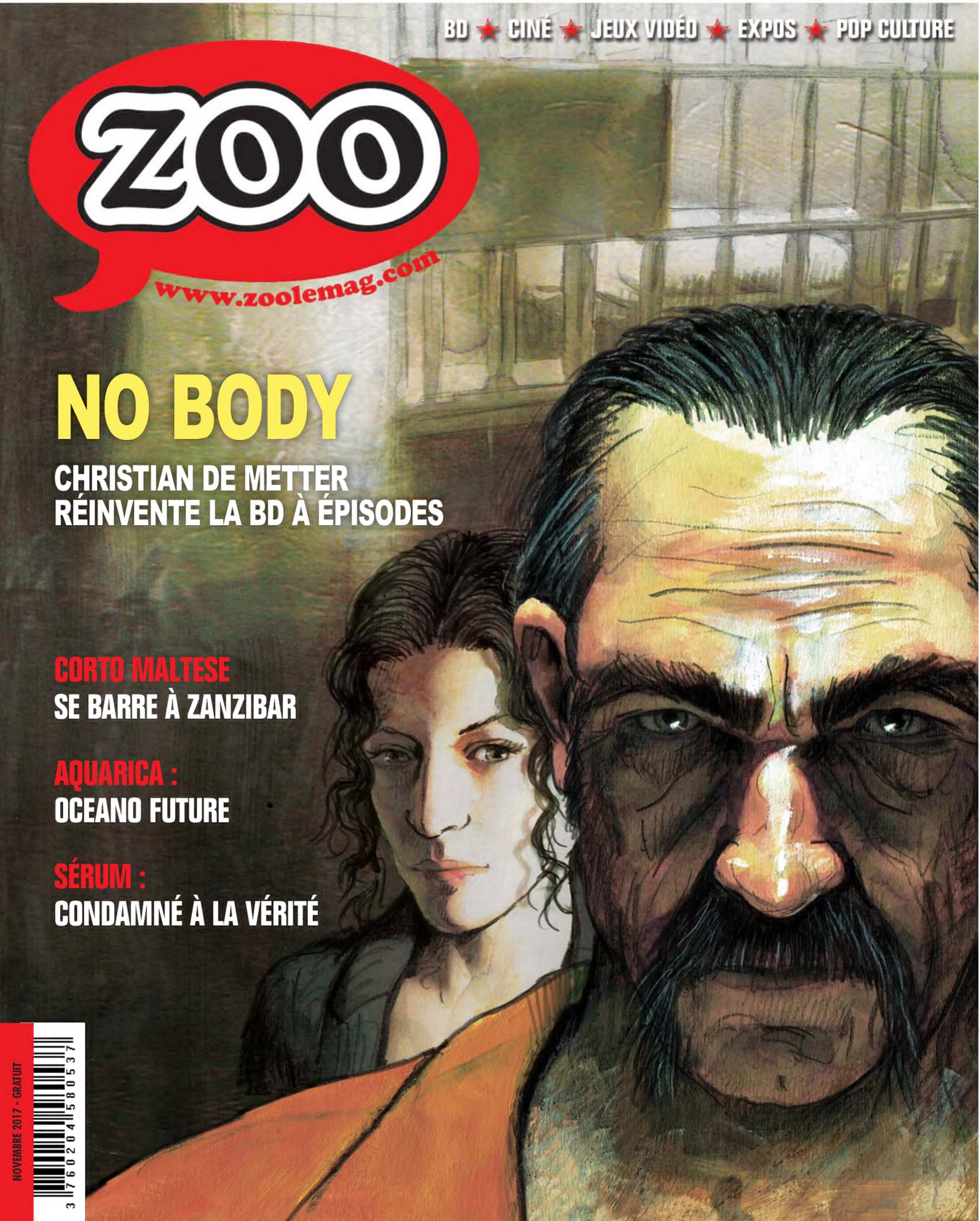
LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

ZOO

www.zoolemag.com



NO BODY

CHRISTIAN DE METTER RÉINVENTE LA BD À ÉPISODES

CORTO MALTESE
SE BARRE À ZANZIBAR

AQUARICA :
OCEANO FUTURE

SÉRUM :
CONDAMNÉ À LA VÉRITÉ

NOVEMBRE 2017 - GRATUIT

Mosquito

Corpus Monstrum

Hollywood dans les années trente, une starlette est découverte carbonisée dans sa piscine, Mister Lawrence St George mène l'enquête…

Les monstres sont lâchés !
Comment exterminer cette vermine ?

Gary Gianni, complice de Mike Mignola complétait les comics de *Hellboy* par des histoires fantastiques. Elles sont enfin rassemblées et donnent un aperçu de sa virtuosité graphique.

www.editionsmosquito.com

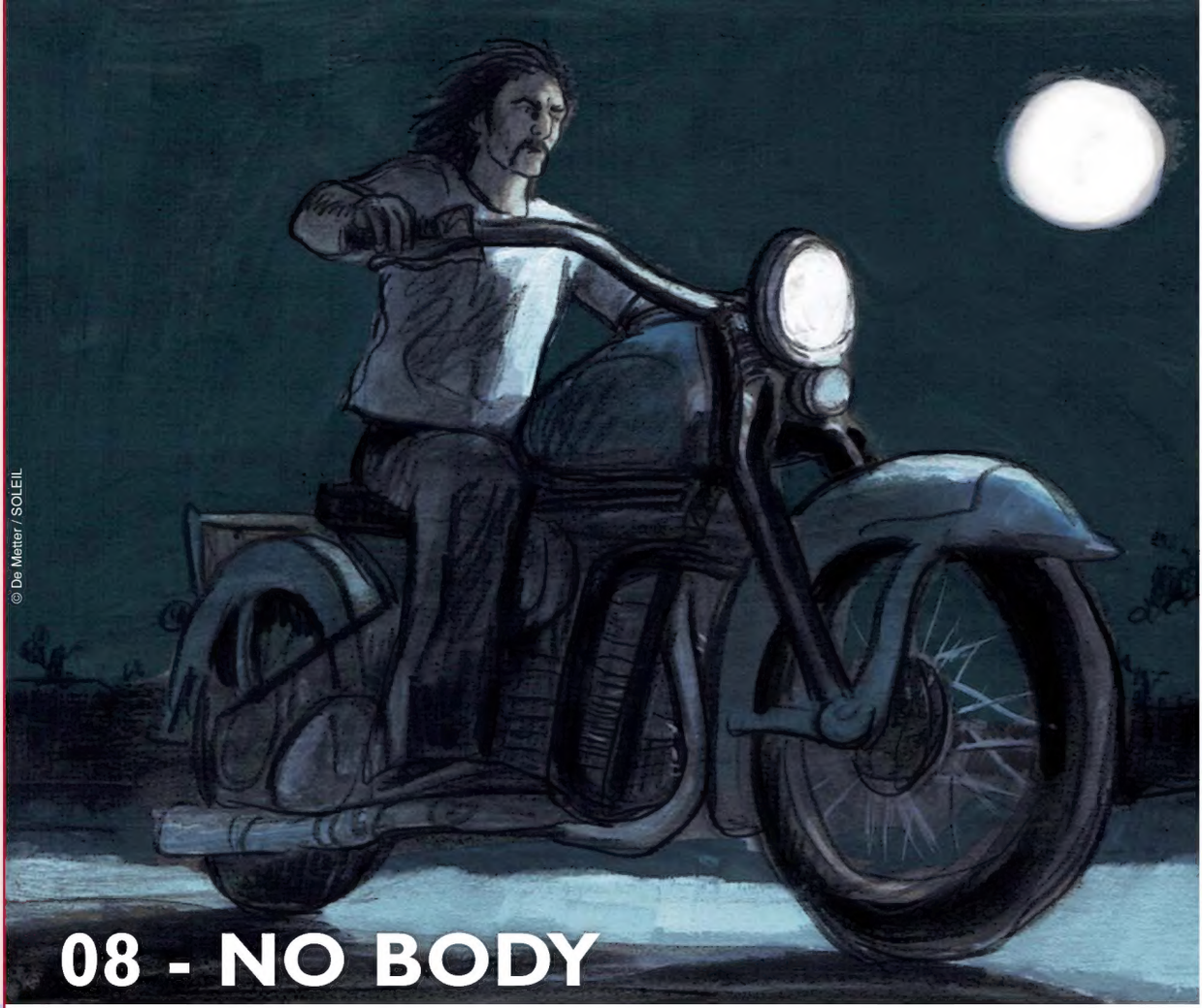
Édito

Il y a 40 ans, René Goscinny, l'auteur d'*Astérix* avec Uderzo, de *Lucky Luke* avec Morris, d'*Iznogoud* avec Tabary, du *Petit Nicolas* avec Sempé, des *Dingodossiers* avec Gotlib, pour ne citer que ses œuvres les plus connues, se décide à consulter un cardiologue. Comme ce dernier lui prescrit un médicament à prendre « *jusqu'à la fin de sa vie* », Goscinny lui demande avec son humour légendaire : « *Dites-moi Docteur, je peux tout de même en acheter deux boîtes ?* » Il n'aura guère le temps de profiter du traitement. Le 5 novembre 1977, au cours d'un banal test d'effort, Goscinny s'effondre à 51 ans, victime d'un malaise et d'une erreur médicale. Quarante ans plus tard, l'œuvre de Goscinny fait l'objet de deux expositions visibles à Paris jusqu'en mars 2018 : au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, pour un parcours plus orienté bande dessinée ; et à la Cinémathèque française, pour sa production cinématographique et son influence sur le cinéma. Des beaux livres, catalogues d'exposition et monographies complètent cet anniversaire ; ils trouveront peut-être une place sous le sapin, pour vos fêtes de fin d'année ?

Car la course est lancée. Les éditeurs ont réservé leurs plus grosses sorties de l'année à la période octobre-novembre, objet du présent numéro. Les suites les plus attendues des séries à succès (*Astérix, Corto Maltese, Largo Winch, Les Cahiers d'Esther…*) côtoient les lancements de nouveaux titres d'auteurs fameux : Cosey joue son *Calypso*, Pedrosa administre son *Sérum*, Sokal et Schuiten servent *Aquarica* sinon rien, David Sala adapte avec une rare intensité *Le Joueur d'échecs* de Stefan Zweig, Christian De Metter fait pétarader sa série *No Body*… Il y aura même des sorties qu'on n'attendait plus : la suite des aventures de *Giacomo C.*, ou le second volume de *Paco les mains rouges*… !

Et si, sans snober toutes ces stars aux talents reconnus, vous optiez pour le livre d'un auteur plus émergent ? La période fourmille de propositions marquantes. Ne manquez pas, par exemple, le fascinant *Ces jours qui disparaissent* de Timothé Le Boucher, un récit sensible et étonnant, à lire les jours pairs. Ça tombe bien, cette année le réveillon de Noël tombe un jour pair.

JÉRÔME BRIOT



© De Metter / SOLEIL

08 - NO BODY

Zoo est édité par Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zoolemag.com

Conseillers artistiques :
Kamil Plejwaltzsky, Howard LeDuc

Rédaction de ce numéro :
Olivier Pisella, Julien Foussereau, Thierry Lemaire, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Yaneck Chareyre, Cecil McKinley, Hélène Beney, Kamil Plejwaltzsky, Vladimir Lecointre, Thomas Hajdukowicz, Jean-Laurent Truc, Alex Métais, Julie Bee, Vincent Facélina, Jérôme Briot, Gersende Bollut, Franck Tomair, Louisa Amara, Mina Zampano, Audrey Retou

Publicité :
• pub@zoolemag.com, 06 08 75 34 23
• Geneviève Mechali, genevieve@zoolemag.com

Couverture :
© Christian De Metter / Soleil

Abonnements et administratif :
roselyne@zoolemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en Italie par TIBER S.P.A.

Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

Zoommaire

novembre 2017

© 2015 Taiga Sassa KADOKAWA CORPORATION

ISABELLA BIRD : PAGE 46

ACTU BD

10 - **THE REGIMENT :** du sang, de la sueur et des armes
12 - **LE JOUEUR D'ÉCHECS :** dans la tête de Monsieur B.
13 - **CES JOURS QUI DISPARAISSENT / TAMARA DE LEMPICKA**
14 - **CORTO MALTESE** se barre à Zanzibar
15 - **LA BALADE NATIONALE :** déambulations
16 - **CALYPSO :** Georgia on my Mind
20 - **LES PROFS :** Premier trimestre ? Révolutionnaire !
22 - **GIACOMO C. :** retrouvailles inattendues avec le célèbre libertin
24 - **AQUARICA :** oceano future
25 - **SÉRUM :** toute la vérité, rien que la vérité
26 - **DANS L'ANTRE DE LA PÉNITENCE**
28 - **PACO LES MAINS ROUGES :** un papillon sur l'épaule
29 - **LES BANDEAUX-TITRES DU JOURNAL SPIROU**
30 - **LES CAHIERS D'ESTHER :** le grand cahier

RUBRIQUES

04 - **AGENDA NEWS :** 7e édition du SoBD, expo Derib à Versailles...
32 - **JEUNESSE :** Seule à la récré
33 - **COMICS :** Krazy Kat, Thor Ragnarok, Tarzan, The Unwritten...
42 - **MANGAS & ASIE :** Ranma 1/2, Isabella Bird, Après la pluie...
47 - **SEXE & BD :** Légendes perverses, Le Kâma Sûtra

CINÉ & DVD

48 - **BOJACK HORSEMAN :** un névrosé nommé cheval

JEUX VIDÉO

50 - **MARVEL VS CAPCOM INFINITE**

Prochain numéro de Zoo : 15 janvier 2018

Le logo « coup de cœur Zoo » distingue les albums, films ou jeux vidéo que certains de nos rédacteurs ont beaucoup appréciés.

Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo à l'adresse www.zoolemag.com/preview/
Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.

Zoo est partenaire de :

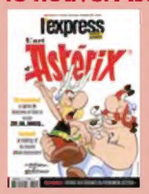
la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

Forum des images

france culture

en bref

Autour ou avant le nouvel Astérix



À l'heure où ces lignes sont écrites (premier jour d'octobre), il est toujours impossible d'accéder aux épreuves du prochain *Astérix*, ce qui empêche tout commentaire critique en amont de la sortie officielle (le 19 octobre). La presse généraliste compense en publiant de nombreux hors-série consacrés au petit Gaulois. Instructif, mais sérieux, *Science & Vie* propose *La Vraie Vie d'Astérix en 100 questions*, pendant que *Paris Match* livre un numéro rétrospectif intégralement consacré à René Goscinny et à ses amis. Enfin, *L'Express* (*Le Vif* en Belgique) publie *L'Art d'Astérix*, qui permettra sans doute d'en savoir plus sur cette attendue *Transitalique*. Des publications aussi copieuses que bon marché ! Ceux qui préfèrent encourager les éditeurs traditionnels de BD se rabattront sur *Benjamin et Benjamine* (collaboration peu connue entre Goscinny et Uderzo des années 50), ou sur *Le petit Nicolas*, qui avant d'être une suite de récits illustrés, fut une série de gags en BD !

MICHEL DARTAY

Panorama de 50 ans de BD

Commenter l'Histoire de la BD de 1968 à nos jours, d'un foisonnement intense, est une ambition presque folle. Les Américains Dan Mazur et Alexander Danner s'y sont collés en prenant pour point de départ une période où la BD commence à être prise au sérieux. Découpé en trois parties (68-78, 78-90 et depuis 1990), l'épais volume décrit principalement les évolutions dans les trois aires majeures (États-Unis, Japon et France-Belgique). Malgré ses 320 pages, le résultat est inévitablement parcellaire, mais donne des repères pour comprendre les trajectoires, tendances et autres courants de ces 50 dernières années. Un volume à posséder dans sa bibliothèque.

***Comics, une histoire de la BD, de 1968 à nos jours*, de Mazur et Danner, Hors Collection, 320 p., 35 €**

THIERRY LEMAIRE

Rétrospective Laurent Astier

Laurent Astier n'est pas bien vieux, mais il a déjà 15 ans de carrière ! Il a régulièrement été question de lui en nos lignes, entre autres pour la somme dessinée sur l'affaire Clearstream que représente *L'Affaire des affaires*, la série *Cellule Poison*, le pétaradant *Comment faire fortune en juin 40* ou le récent pavé *Face au Mur* sur (et avec) JC Pautot, condamné pour grand banditisme. Pour fêter cet anniversaire, les bibliothèques de Châteauroux, la ville où il réside, lui offrent leurs espaces pour présenter l'ensemble de son travail. Planches originales, illustrations, recherches de personnages, pages de story-boards ou de scénarios, documentation, photos de repérage… L'occasion d'en prendre plein les yeux.

Jusqu'au 2 décembre, Châteauroux

FRANCK TOMAIR

SoBD, 7e édition

TOUTE LA BANDE DESSINÉE 8>10DÉCEMBRE2017
AU CŒUR DE PARIS HALLE DES BLANCS-MANTEAUX
EXPOSITIONS DÉDICACES RENCONTRES MASTER CLASS ATELIERS
salon SoBD 2017
Invités d'honneur
EDMOND BAUDOIN
PHILIPPE SOHET
La BD SUISSE à Paris
60 exposants
150 auteurs
Focus AUTO et MICRO-ÉDITION
48 rue Vieille-du-Temple - Paris 4e - Métro Hôtel de Ville
Entrée libre
Programme complet et inscription sur www.sobd2017.com

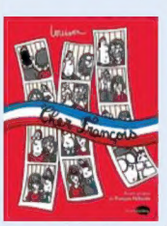
Toujours confortablement niché en plein cœur de Paris dans la Halle des Blancs Manteaux (IVe arrondissement), le Salon des Ouvrage sur la Bande Dessinée propose du 8 au 10 décembre prochain une 7e édition placée sous le haut patronage d'Edmond Baudoin. Le dessinateur niçois sera présent tout le week-end, le vendredi pour une master class (au même titre que Jacques de Loustal – inscriptions sur le site www.sobd2017.com), le samedi pour la série de tables rondes qui lui seront consacrées et le reste du temps pour des séances de dédicaces. Les ingrédients du succès du SoBD sont toujours là : l'impressionnant stand de la librairie Stripologie.com, où l'on peut trouver tout ce qui existe comme livres sur la bande dessinée ; les stands de 60 exposants (« petites » maisons d'édition, libraires, fanzines, écoles) où les dédicaces de 200 auteurs iront bon train ; une exposition de planches originales de Baudoin ; 13 tables rondes les samedi et dimanche après-midi ; la remise du Prix Papiers Nickelés-SoBD ; des ateliers d'initiation et, cette année, un focus particulier est fait sur la bande dessinée suisse avec des tables rondes et une exposition.

THIERRY LEMAIRE

7e SoBD
du 8 au 10 décembre 2017,
Halle des Blancs Manteaux (Paris IVe), entrée gratuite

3 questions à Louison

L'auteur Louison a suivi le président François Hollande lors de sa dernière année à l'Elysée.



Comment est né ce projet ?

J'avais déjà en tête de travailler sur le personnage de François Hollande. Dans le dessin de presse, vient parfois le moment où on peut être au cœur du réacteur. Ainsi, j'avais fait des planches pendant la cop21. Approcher le président de la République, avoir un dialogue en dessins avec lui, c'était l'apogée du dessin politique. Après avoir dessiné sur lui pendant les quatre premières années de mandat, je pouvais dessiner avec lui. Il y a d'abord eu un premier projet de livre qui s'est transformé en chronique hebdomadaire dans *Grazia*, puis ce livre. Certaines planches n'avaient plus le même intérêt une fois que l'actu était passée, alors que d'autres prenaient plus de saveur.

Avez-vous eu toute liberté pour travailler ?

Totalement. Il n'y a eu qu'une seule règle à respecter et qui me convenait car ce n'était pas l'objet de ma démarche : ne pas décrire l'équipe des conseillers. Ni lui ni son équipe n'ont demandé à relire ma chronique dans *Grazia*, ni le livre. Enfin, je suis ravie qu'il ait écrit la préface.

Vous êtes-vous attachée à votre sujet ?

Il sait se rendre attachant, il écoute, il est malin. Il a beaucoup d'humour. Il y a des semaines où je le croisais à peine 1min30 le temps de descendre un escalier. Mais il a toujours fait l'effort, il jouait le jeu.

PROPOS RECUEILLIS PAR
LOUISA AMARA

CHER FRANÇOIS, de Louison, Marabout, 144 p. couleurs, 17,90 €

Derib en majesté à Versailles

Après Patrice Pellerin, André Juillard, William Vance, Philippe Francq, Grzegorz Rosinski, la collection « Signé » du Lombard et Hermann, c'est au tour de l'œuvre de Claude de Ribaupierre, alias Derib, d'entrer dans la superbe salle de réception de l'Hôtel de ville de Versailles. 350 m² consacrés à Yakari, Buddy Longway et aux nombreux one-shots (*Jo, Pour toi Sandra, No limits…*) réalisés par le dessinateur suisse. Comme l'indique l'affiche, l'exposition est plus particulièrement placée sous le signe des Indiens et des chevaux, une constante dans les albums du natif de La-Tour-de-Peilz. 50 ans après sa première publication – *Attila le chien*, sur scénario de Maurice Rosy, dans le journal *Spirou* –, Derib reçoit un hommage mérité. L'auteur de *Celui qui est né deux fois* est en effet largement oublié quand il faut faire la liste des bédéastes qui comptent. Il a pourtant été le premier à faire vieillir et mourir son héros Buddy Longway. Avec Job au scénario, il a porté *Yakari* au sommet des séries jeunesse. Le talent, la douceur et l'humanisme de Derib, qui sera présent lors du week-end d'ouverture, valaient bien cette exposition rétrospective.

THL

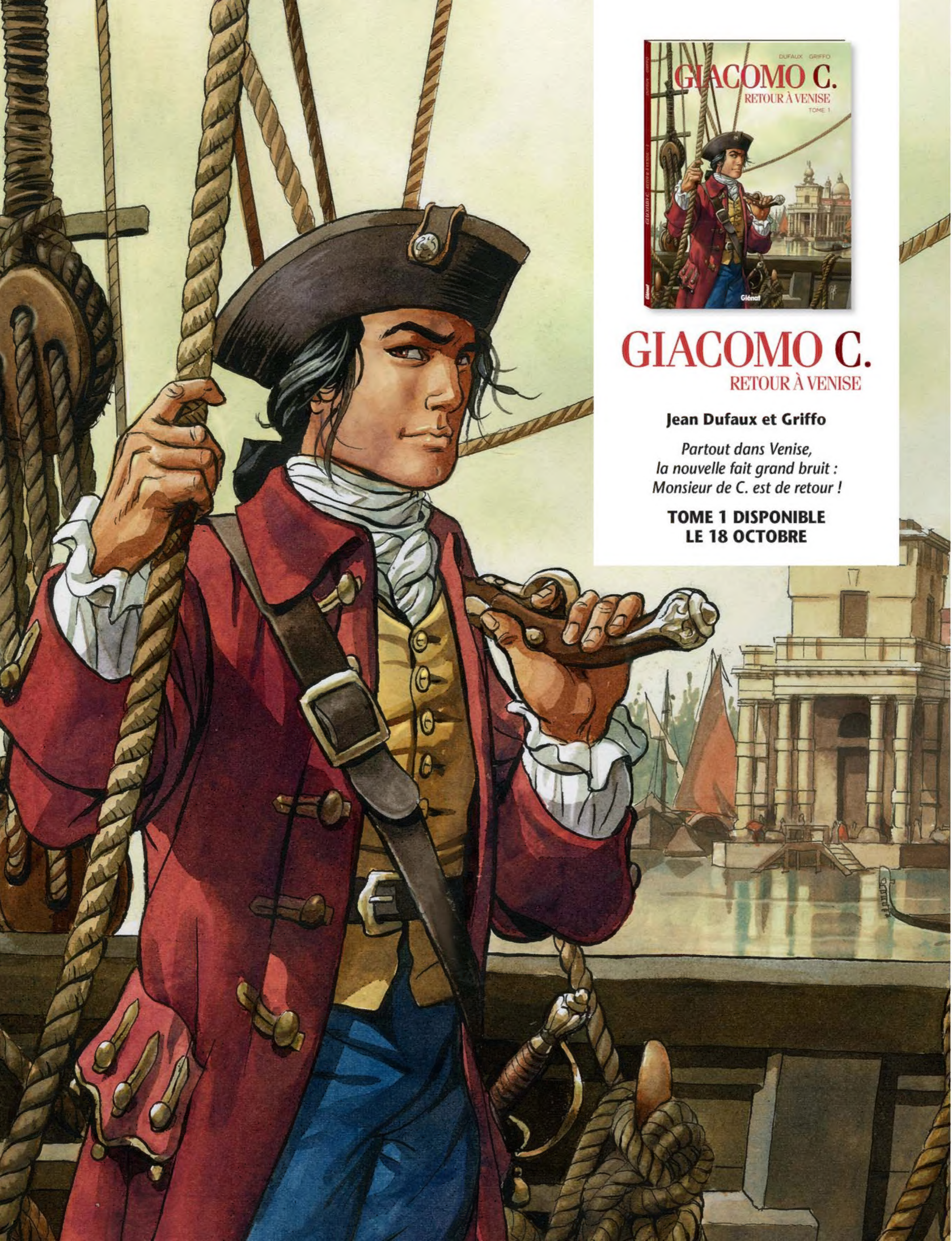
YAKARI À VERSAILLES
du 21 octobre au 5 novembre 2017,
Hôtel de ville de Versailles, entrée gratuite

60 gags inédits de GASTON pour célébrer le plus grand des gaffeurs

DUPUIS

Le 20 octobre en librairie
64 pages • 12,50 €

Le journal Spirou



GIACOMO C.

RETOUR À VENISE

Jean Dufaux et Griffo

Partout dans Venise,
la nouvelle fait grand bruit :
Monsieur de C. est de retour !

TOME 1 DISPONIBLE
LE 18 OCTOBRE

Glénat, éditeur de talents

LE GRAND MORT

Régis Loisel, Jean-Blaise Djian et Vincent Mallié

Plus loin que vous n'irez jamais...

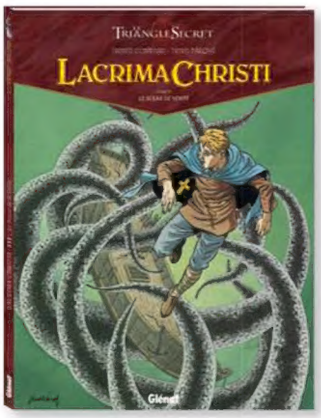
TOME 7 DISPONIBLE LE 25 OCTOBRE

LIAISONS DANGEREUSES PRÉLIMINAIRES

Stéphane Betbeder et Djief

Au commencement était l'amour.
Puis vint la chair. Et le vice.

TOME 1 DISPONIBLE



LACRIMA CHRISTI

Didier Convard et Denis Falque

Et le Diable recueillit
les larmes du Christ...

TOME 3 DISPONIBLE

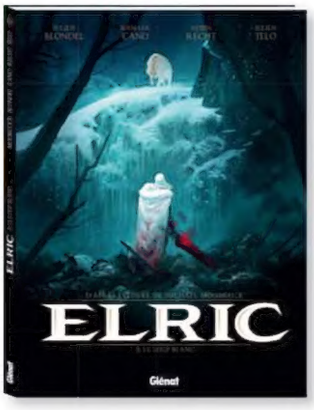
ELRIC

D'après l'œuvre de Michael Moorcock

Julien Blondel, Jean-Luc Cano, Robin Recht et Julien Telo

Du sang et des âmes
pour mon seigneur Arioch!

TOME 3 DISPONIBLE



VENTS D'OUEST
www.ventsdouest.com

Glénat
www.glenatbd.com

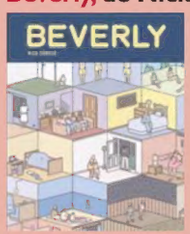
Capitaine Tikhomiroff, de Gaëtan Nocq

La première chose qui frappe en ouvrant l'album est la remarquable qualité graphique du dessin de Gaëtan Nocq. Pour raconter l'histoire du capitaine Tikhomiroff, militaire de l'Armée blanche fidèle au Tsar Nicolas II après la Révolution d'octobre 1917, le dessinateur déploie un style très séduisant. Les affres de la fuite du capitaine Tikhomiroff devant les succès militaires de l'Armée rouge exhalent la peur dans un pays en pleine guerre civile. Tiré des souvenirs du fils de l'officier, le récit se tient aux côtés du militaire en déroute tentant de trouver une échappatoire. Une vision assez inédite du début de la fin de l'Armée blanche.

La Boîte à Bulles, 232 p. couleurs, 25,50 €

THIERRY LEMAIRE

Beverly, de Nick Drnaso



La médiocrité ordinaire est au cœur des six histoires qui composent *Beverly*. Pour son premier album, Nick Drnaso met en scène le vide et la fatuité de la vie moderne, évoquant aussi bien Daniel Clowes que Bret Easton Ellis. Ses personnages sont des citoyens lambda qui ont intégré la nécessité de participer à la mascarade existentielle qui leur apporte sécurité et intégration. Jugulés par l'ordre social bien-pensant et les divertissements de masse, d'authentiques élans de vie subsistent pourtant, en particulier chez les adolescents. Mais ils peuvent tout aussi bien se traduire en envies de meurtres. Le regard quelque peu cruel de l'auteur confine parfois à la virtuosité.

Presque Lune, 136 p. couleurs, 22 €

OLIVIER PISELLA

Matricule 155, Simon Radowitzky, d'Agustín Comotto

« Ushuaïa » n'est pas qu'une marque déposée par notre ministre de la Transition écologique et solidaire : cette pointe désolée du continent sud-américain fut aussi un lieu de détention des plus sordides en Argentine. L'anarchiste irréductible Simon Radowitzky y fut incarcéré plus de 20 ans. Né en 1890 dans une famille juive au cœur de l'Ukraine, il milita dès l'adolescence dans le mouvement ouvrier, dut s'exiler à Buenos Aires et connaîtra, après son expulsion d'Argentine, les geôles uruguayennes et même les camps que les Français vont réserver aux réfugiés républicains de la Guerre d'Espagne, dans laquelle il s'était engagé. Ce récit de l'incroyable vie d'un véritable internationaliste fascine et émeut, malgré les faiblesses du dessin.

Vertige Graphic, 272 p. bichromie, 30 €

VLADIMIR LECOINTRE

TRUE DETECTIVES, TRUE INVESTIGATIONS

Il suffit parfois de peu de chose pour résoudre une panne d'inspiration. Changer de point de vue, expérimenter, s'aventurer dans des formats inusités ou remettre en cause les conventions apportent des réponses là où il n'y avait plus que des impasses. L'exemple des séries télé en est la preuve et Christian De Metter s'en est inspiré pour réaliser l'une des meilleures bandes dessinées du moment.

LE DÉTECTIVE ET SON DOUBLE

Le cinéma dans son ensemble traverse une crise importante depuis le milieu des années 2000. Celle qui touche la bande dessinée est un peu plus récente. Dans les deux cas, on peut constater la multiplication de productions formatées et insipides. Si l'industrie cinématographique ne concocte plus que des clips vidéo indigestes, des comédies « tartes à la crème » ou des catéchismes sociaux, la bande dessinée se complaît quant à elle de plus en plus dans des biographies, des lieux communs, des *reboots* et des adaptations inutiles de romans à succès, en attendant de toucher le fond.

Les véritables faiseurs de mondes hollywoodiens ont déserté les studios depuis qu'ils ont été priés d'aller voir ailleurs s'ils y étaient. La faute en incombe au politiquement correct et à une volonté des producteurs de privilégier le spectacle au détriment de la narration. Fort heureusement, les scénaristes et les réalisateurs véritablement créatifs ont trouvé une terre d'asile derrière le petit écran. C'est dans cet espace confiné qu'ils ont réinventé le concept de la série télévisée et qu'ils se sont dotés d'un support riche de possibilités. Depuis un peu plus de dix ans, en dépit de quelques navets sans aucun intérêt (*Orange is the New Black, Under the Dome, Terra Nova, Z Nation...*), les titres américains et britanniques font souvent preuve d'inventivité et parfois de génie, même quand leurs dernières saisons s'avèrent décevantes (*Galactica, Dexter...*). Dans le haut du panier, on trouve bien sûr *Games of Thrones*, mais aussi *Black Mirror, Fargo, The Leftovers, Sherlock* et l'époustouflant premier volet de *True Detective*.

En France, pendant ce temps, l'aristocratie qui sévit au sein de la culture, du show-business et des médias verrouille toute possibilité de changement. Les séries télé restent encore et toujours le pré-carré d'un microcosme autosatisfait et bon à rien.

© HBO

© De Metter / SOLEIL

© HBO

© De Metter / SOLEIL

L'HOMME DE NULLE-PART

Fort heureusement, le neuvième art reste une terre de création encore à peu près libre. Sa popularité fait office d'épouvantail et dissuade la plupart des tauliers de la culture d'y faire main basse.

Christian De Metter, à n'en pas douter, connaît les titres des séries précédemment citées et les apprécie. L'auteur semble avoir parfaitement décortiqué les mécanismes de ce nouveau format qui n'a pas grand-chose en commun avec le feuilleton télé d'antan. Avec *No Body*, l'auteur réinvente lui aussi l'idée de série de bandes dessinée en créant un univers où s'entremêlent plusieurs types de narrations.

Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une suite de péripéties ou d'une histoire qui s'étale sur plusieurs albums, mais d'un dialogue ponctué par des flashbacks. L'échange a lieu entre un ex-policier reconnu coupable d'un crime abominable et Beatriz Brennan, une psychiatre mandatée pour réaliser une expertise. Tout au long des épisodes qui composent la série, Christian De Metter développe la psychologie des deux principaux acteurs et décortique le parcours du prétendu tueur. À l'instar de *True Detective*, la narration progresse au fil de l'interrogatoire à coups de révélations et de doutes quant à la véracité des dires de l'ancien policier.

Beatriz exhume tout au long des épisodes les traumatismes de cet anonyme

© De Metter / SOLEIL

IL M'A DIT QU'HENRY A FAIT SEMBLANT D'ÊTRE MORT ET QU'IL S'EST ENSUITE ENFUI AU MEXIQUE.
PUIS, IL M'A RACONTÉ COMMENT LE BET A DÉCIDÉ D'ÉLIMINER CE GANG.
COMMENT ?
© De Metter / SOLEIL

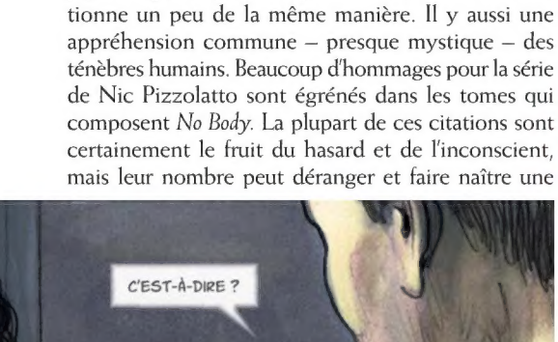
au parcours atypique. Elle reprend point par point son histoire en tâchant de découvrir à quel moment son vis-à-vis a basculé dans la folie.

Après avoir été arrêté pendant un cambriolage, Nobody – appelons-le ainsi – s'est vu proposer par le FBI d'infiltrer un groupe d'activistes opposé à la guerre du Vietnam et de les pousser au terrorisme afin de les neutraliser. Malgré l'injustice dont il a été le témoin et le principal acteur, Nobody a décidé par la suite d'intégrer officiellement les rangs du bureau fédéral. Au cours d'une mission de démantèlement d'un gang de motards, il assiste impuissant à l'exécution d'une jeune femme et mesure la corruption qui gangrène les forces de l'ordre.

Le troisième tome aborde ses premières années comme lieutenant de police à Lafayette, dans l'Indiana. Au cours d'une enquête sur un tueur en série, Nobody fait la connaissance d'une profileuse qui deviendra par la suite sa compagne. Au fur et à mesure que le temps s'égrène, Nobody constate à quel point les apparences sont trompeuses et qu'elles dissimulent souvent une vérité tout en noirceur. Constat que Beatriz Brennan, réalise également de son côté.

LOIN DE TOUTES LES ROUTES…

De Metter a manifestement été très marqué par *True Detective*, comme l'attestent les illustrations et les photogrammes avec lesquels nous illustrons cet article. La psychologie des personnages et leur dévoilement fonctionne un peu de la même manière. Il y aussi une appréhension commune – presque mystique – des ténèbres humains. Beaucoup d'hommages pour la série de Nic Pizzolatto sont égrénés dans les tomes qui composent *No Body*. La plupart de ces citations sont certainement le fruit du hasard et de l'inconscient, mais leur nombre peut déranger et faire naître une suspicion inutile sur les intentions du dessinateur[1]. Car en dépit de leurs points communs, les deux œuvres restent très différentes. Ce qui est sûr, c'est que le traitement de l'image de Cary Joji Fukunag et les ambiances d'Adam Arkapaw sont entrées en résonnance avec l'auteur d'*Emma*. De Metter a toujours revendiqué l'influence du récit noir, du cinéma et des grands illustrateurs comme Dave McKean ou Bill Sienkiewicz. Deux créateurs versés dans une forme plus ou moins avouée de surréalisme et dont la technique se base sur la juxtaposition des plans, les transparences et la richesse des ambiances. Deux créateurs qui ont toujours excellé à travers des récits hors-normes…



Christian De Metter, conscient des limites de plus en plus étriquées dans lesquelles la bande dessinée est en train de s'enfermer, a saisi l'opportunité de cette crise pour adopter une démarche analogue à celle des *showrunners* anglo-saxons. Il en résulte une bande dessinée très typée où l'intrigue prend le temps de se poser. Chaque tome explore un aspect différent du récit policier en accordant une place importante à la psychologie des protagonistes et au contexte historique. L'expérimentation de Christian De Metter est de plus en plus convaincante. Le troisième opus le prouve à travers une intrigue classique, mais qui se risque de temps en temps à quelques singularités. La séquence où Beatriz Brennam explique la folie de son père est à la fois sobre, anxiogène et délicatement mise en image. Cet exemple a été rendu possible parce qu'en amont, le format de la série moderne exige des protagonistes denses (à défaut d'être totalement crédibles) et un travail en profondeur des ambiances.

La réussite de *True Detective*, à l'instar de celle de *No Body*, démontre qu'il faut parfois remettre en cause le support ou les formats narratifs quand la machine créative est en panne. À méditer, donc… et à suivre.

KAMIL PLEJWALTZSKY

[1] Suspicion dont *True Detective* a fait l'objet en son temps à cause de dialogues ou de formules empruntés à l'œuvre de Thomas Ligotti.

➪ **NO BODY, T.3/4, SAISON 1**
ENTRE LE CIEL ET L'ENFER
de Christian De Metter,
Soleil, coll. Noctambule, 74 p. couleurs, 15,95 €

L'Expédition, T.3, Sous les larmes sacrées de Nyabarongo, de Marazano et Frusin

Cette série intéressante souffre de parutions espacées : cinq ans pour lire trois volumes, c'est trop. Un groupe d'une dizaine de soldats romains s'est aventuré en terre inconnue, au-delà des sources du Nil, où ils ont découvert une civilisation mystérieuse. Leur chef, Marcus Livius, émerge d'un long sommeil de deux ans. Pour sauver ses hommes et conquérir le cœur de la reine, il doit vaincre à mains nues un lion. Mais son ambition semble sans limite, à moins que ce ne soit le début de la folie ? Un magnifique dessin de Frusin, déjà remarqué sur de nombreux comics.

Dargaud, 56 p. couleurs, 13,99 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Le Janitor, T.5, La Crêche de Satan, de Sente et Boucq

« La fin d'un cycle ! », proclame un autocollant sur la couverture. Pour mémoire, le Janitor Vince est une sorte d'agent secret du Vatican. Il a les cheveux courts et s'habille en noir, mais ce moine-guerrier sait se battre, et il garde le sourire en toutes circonstances, car la foi donne de la force. Au Mexique, il traque d'anciens nazis passionnés par les expériences sur les jumeaux. Excellent quand il met en images les histoires de Jodo ou Charyn, Boucq nous a cette fois un peu déçu par sa prestation. Il a sans doute été peu inspiré par ce thriller sur fond religieux.

Dargaud, 72 p. couleurs, 14,99 €

MICHEL DARTAY

Quatre jours de descente, de Grégoire Bonne

Sélectionné dans un jury d'assise, Charles Mirmetz prend son rôle très au sérieux. Ce sexagénaire précis et consciencieux note tout : la vie d'un homme est en jeu, pas question de traiter ce procès pour meurtre par dessus la jambe. Pourtant, rien ne se passe sereinement. Est-ce parce qu'il a perdu le sommeil ou est-ce la force du destin, toujours est-il qu'il se met à avoir des sortes de visions du crime jusqu'à comprendre que l'accusé est innocent. En totale perdition, Charles doit trouver un moyen d'aider le prévenu sans passer pour un fou… Fort d'un trait noir et blanc sombre et aquarellé, ce thriller simple et efficace est un excellent polar à rebondissements !

Mosquito, 80 p. n&b, 18 €

HÉLÈNE BENEY

© Brugeas et Legrain / LE LOMBARD

Du sang, de la sueur et des armes

Le Special Air Service est un commando inventé par un trio d'officiers anglais un peu fou dès 1941. Rapidement, le SAS « The Regiment », titre du triptyque que lui consacre Sylvain Brugeas et Thomas Legrain, va faire ses preuves. Aujourd'hui encore, le SAS est à la pointe de toutes les opérations spéciales de la couronne britannique. En toute discrétion bien sûr.

© Brugeas et Legrain / LE LOMBARD

Il a de la suite dans les idées David Stirling. Au Caire, en 1941, il plaide la cause de cette unité qu'il veut créer, le SAS, une poignée de types surentraînés, des paras, capables d'aller semer la pagaille derrière les lignes ennemies. À l'époque, il y a urgence si on ne veut pas que Rommel, le renard du désert, déboule au Caire. Stirling obtient une poignée d'hommes et deux officiers, Paddy Mayne, un dur à cuire, et Jack Lewes qui mettra au point un entraînement drastique. Le SAS est né. C'est son histoire que David Brugeas raconte dans *The Regiment*. Mais pourquoi ce choix ? « *C'est une proposition de Gauthier van Meerbeeck du Lombard. Le dessinateur Thomas Legrain, après huit tomes de* Sisco, *voulait travailler sur les débuts du SAS, cette unité britannique hors normes. Il m'a demandé si cela m'intéressait. J'ai répondu OK, avant tout pour parler de l'aventure humaine du SAS* », explique Brugeas.

Les débuts seront difficiles, mortels. Le désert ne fait pas de cadeaux à Stirling comme le rappelle le scénariste : « *Au début, c'est une aventure de survie avec comme pire ennemi le désert. Je ne voulais pas faire une BD avec des opérations qui se suivent, un catalogue. C'est une histoire d'hommes, des trois fondateurs, Stirling, Mayne et Lewes qui est le narrateur* ». Du sang, de la sueur et des armes, pas de larmes, mais ils vont vite apprendre, complète Brugeas : « *Ils se trompent dès leur première mission en voulant sauter en parachute sur l'objectif et perdent 42 hommes. Avec le Long Range Desert Groupe, autre unité très spéciale britannique, ils nouent une relation qui complète leur formation. L'acteur Christopher Lee en fera partie. Ils apprennent comment survivre, manœuvrer dans les sables* ». Le SAS flirte avec la dissolution immédiate. Il agace, même s'il ne coûte pas cher. Les commandos se dérouillent. « *Quand on a compris que Sterling avait besoin de pas grand chose, on lui a donné. C'était un pari, on payait pour voir. Stirling avait un but stratégique et non tactique* », ajoute Brugeas.

« *Avec Legrain, on n'a pas voulu faire une série,* tient-il à préciser. *Il fallait créer un groupe de personnages attrayants sur des bases solides, une histoire d'action très humaine. Tout est vrai quand c'est une date ou un chiffre, mais j'interprète pour ce qui n'est pas dit. Dans le tome 2, il y aura une part plus romanesque* ».

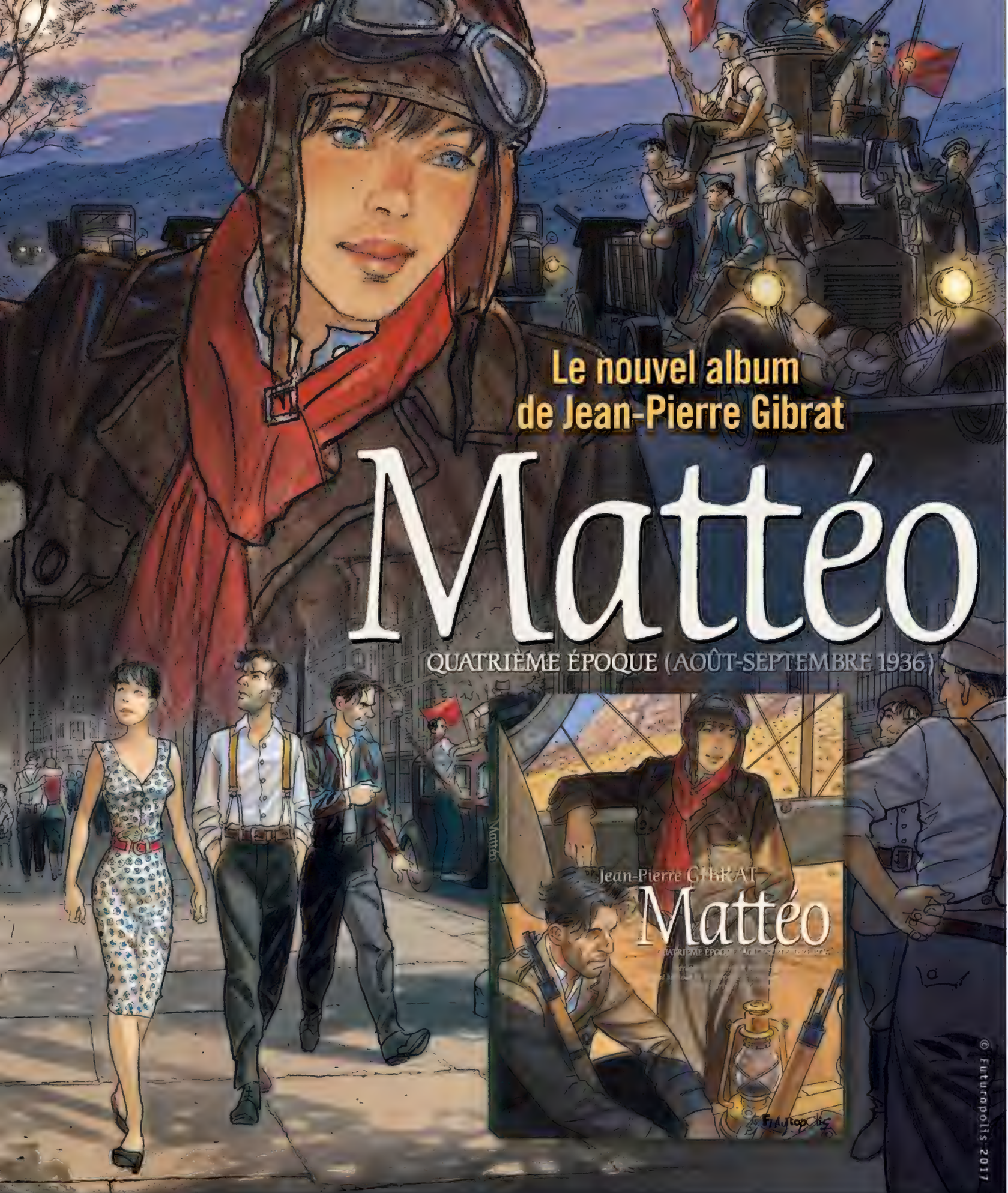
DES PRÉCURSEURS

Le SAS est le précurseur de nos unités spéciales actuelles. Sa devise « *Qui ose gagne* » fera des petits. Bigeard inventera « *Croire et oser* » pour ses paras. En Afrique du Nord, le SAS va rapidement marquer des points, détruisant avions et aérodromes. Hitler donnera l'ordre de fusiller tout SAS capturé. Le SAS dépasse rapidement le stade club d'amateurs éclairés de ses fondateurs. *The Regiment* de Brugeas et Legrain, qui assure un dessin parfait, réaliste, puissant, s'arrêtera en 1943. Devenus des bataillons, les SAS parachutistes seront anglais, mais aussi France Libre, belges mais c'est une autre histoire. Vincent Brugeas a fini le livre 2 de *The Regiment* qui sortira dans un an. Idem pour le tome 2 du *Roy des Ribauds* avec Ronan Toulhoat. Ils préparent une série en deux albums chez Dargaud, *Ira Dei*, en 1040 en Sicile, à la suite des premiers mercenaires normands. Et plus rien pour *Block 109*.

JEAN-LAURENT TRUC

THE REGIMENT, T.1

de Brugeas et Legrain, Le Lombard, 64 p. couleurs, 14,45 €



© Futuropolis 2017

Suivez-nous sur
et retrouvez toute l'actualité de Futuropolis sur **www.futuropolis.fr**

Futuropolis
Des livres de bande dessinée

Les mille et une vies des urgences, de Beaulieu et Mermoux

De son quotidien aux urgences, Beaulieu a fait un blog en 2012, *« Alors voilà »*, devenu un livre et maintenant adapté en BD avec Mermoux. Drôle, humaniste, pathétique, ironique, le ballet des soignés et des soignants prend le tempo de l'hôpital, battant le rythme d'un temps à part, celui où l'on est en état de force ou de faiblesse, de la maternité à la gériatrie. Baptiste a pris l'habitude d'exorciser le poids de sa routine par écrit et évite d'oublier pourquoi il est devenu médecin. Si vous le connaissez, vous serez heureux de le retrouver en images, même si sa plume originale reste plus remuante que la BD. Devenu depuis généraliste en cabinet, Baptiste Beaulieu vient aussi de sortir un roman et ressemble de plus en plus à Bruno Sachs, le médecin du roman de Martin Winckler qui puise la force de continuer dans l'écriture !

Rue de Sèvres, 232 p. couleurs, 18 €

HÉLÈNE BENEY

En cuisine avec Kafka, de Tom Gauld

Érudits, cyniques, drôles, décalés, les strips de l'artiste anglais Tom Gauld ravissent les lecteurs dominicaux du *Guardian,* mais aussi ceux de *M,* le blog du *Monde,* les lundi et jeudi. Réunis ici en album, tout le monde pourra en profiter. La cuisine de Gauld n'a rien à voir avec les casseroles, même s'il cisèle son humour en quelques cases, offrant un album aux petits oignons ! Juste après *Police lunaire* (éditions 2024, sélectionné l'an dernier à Angoulême), son trait fin et minimaliste nous revient dans cet élégant format à l'italienne pour nous offrir son troisième degré salutaire. À déguster sans modération.

Éditions 2024, 160 p. couleurs, 15 €

HB

Largo Winch, T.21, L'Étoile du matin, de Giacometti et Francq

Premier tome depuis le départ de Jean Van Hamme, créateur de *Largo Winch.* Francq a choisi Giacometti, journaliste économique et romancier, pour prendre la relève. Mission accomplie ! Tout l'esprit de *Largo* y est, dans un univers très bien documenté et à la portée des néophytes : la Bourse à l'ère des algorithmes. On en sait plus sur l'antagonisme Nerio / Largo sur les questions sociales, et notamment l'évasion fiscale. Des sujets d'actualité qui donnent un cadre réaliste aux aventures de *Largo,* qui risque son entreprise, sa réputation et même sa vie. Captivant.

Dupuis, 48 p. couleurs, 13,95 €

LOUISA AMARA

DANS LA TÊTE DE MONSIEUR B.

Brillamment adapté par David Sala, *Le Joueur d'échecs* de Stefan Zweig plonge le lecteur dans la pratique obsessionnelle de ce jeu, sur fond d'invasion nazie. Ou quand les échecs mènent à la schizophrénie. Superbe et éloquent.

© David Sala, d'après Stefan Zweig / CASTERMAN

Voilà une adaptation qui ne manque pas de caractère. Dès la couverture et les premières pages, on s'aperçoit immédiatement que David Sala n'a pas fait les choses à moitié en s'emparant d'une des nouvelles emblématiques de l'écrivain autrichien. La qualité graphique de l'album suit les traces de Gustav Klimt, Egon Schiele (tous deux Autrichiens, ce n'est pas un hasard), Alberto Breccia ou Carlos Nine, excusez du peu. Le modelé des visages, la palette de couleurs, les décors et les paysages donnent une atmosphère au récit qui transcrit parfaitement celle du texte de Zweig. Une atmosphère pesante, portée par les souvenirs d'un inconnu, qui par hasard vient défier et battre le champion du monde d'échecs lors d'un trajet en paquebot. Comment cet homme sans antécédents en compétition a acquis une telle virtuosité ? C'est le cœur de l'ouvrage de Zweig, qui témoigne au passage – la nouvelle est écrite entre septembre 1941 et février 1942 – des pratiques des nazis. En 1938, après l'Anschluß, Monsieur B. est en effet incarcéré par la Gestapo pour révéler où se trouvent les capitaux gérés par son cabinet de conseil. Mis à l'isolement total, il ne doit son salut qu'à la lecture de l'unique livre à sa disposition : un répertoire des 150 plus grandes parties d'échecs. Une lecture qui le plonge dans une obsession menant à la folie.

© David Sala, d'après Stefan Zweig / CASTERMAN

1. c4 c5 2. Cf3 Cf6 3. Cc3 d5

Les échecs et la folie, vaste programme. À force de rejouer les parties de son livre, puis de jouer contre lui-même, Monsieur B. s'enferme dans une schizophrénie plus efficace que sa cellule physique. David Sala parvient de manière remarquable à décrire en images ce lent processus de désincarnation. Par son découpage, mais aussi l'incrustation de motifs géométriques dans les décors (papiers peints, moquette, tissus, tapis, couvertures) ou en arrière-plan, il matérialise l'assujettissement du joueur à l'échiquier. Les 107 planches de l'album offrent la possibilité d'alterner scènes dynamiques et longues plages de lenteur. Un rythme qui est également une des forces du récit. David Sala a le chic pour dramatiser une partie d'échecs, sans faire décrocher le lecteur. L'affrontement autour de l'échiquier est intense, combat psychologique qui peut faire sortir l'un des joueurs de ses gonds. L'expression des visages des personnages, l'usage des gros plans, les séquences silencieuses sont autant d'outils pour exprimer des sensations. David Sala imprime sa patte sur cette adaptation, le secret d'une interprétation réussie.

THIERRY LEMAIRE

LE JOUEUR D'ÉCHECS

de David Sala, d'après Stefan Zweig, Casterman, 128 p. couleurs, 20 €

Un véhicule pour deux conducteurs

Pour son troisième album, Timothé le Boucher s'écarte quelque peu des affres de l'adolescence et se tourne vers le fantastique. Un récit tout en subtilité.

À la suite d'un choc à la tête, le jeune acrobate Lubin Maréchal découvre qu'il ne vit plus qu'un jour sur deux. Ou plus exactement, c'est une autre personnalité qui prend le relais, mais impossible de s'en souvenir. Un corps pour deux personnes en somme, chacun étant tributaire de la manière d'employer ce « véhicule partagé » par son double.

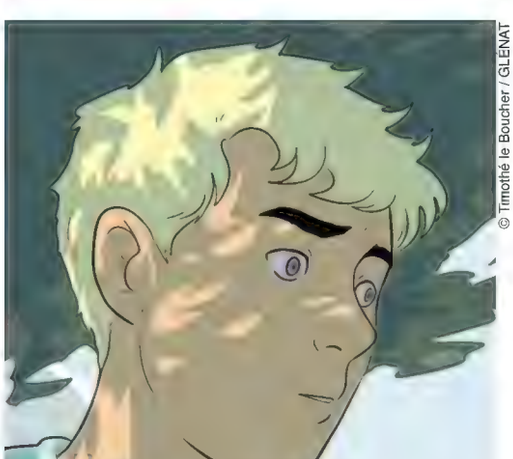
COLOCATION DIFFICILE

Le Lubin dont on épouse le point de vue dans ce récit est rêveur, joyeux, sportif et volontiers fêtard. Son alter ego paraît plus pragmatique et porté par une vie professionnelle rémunératrice. La communication entre les deux Lubin parvient à s'instaurer par le biais de messages vidéo ou écrits qu'ils se laissent l'un à l'autre. Si la colocation débute de façon cordiale et raisonnable (il n'y a plus de beurre dans le frigo, pourras-tu en racheter ?), elle va progressivement tourner au conflit (c'est quoi cette méchante gueule de bois que tu me laisses ?). Plus ennuyeux encore, le nombre de journées octroyé à la vie de chacun penche peu à peu en faveur de l'autre personnalité de Lubin…

LA RARÉFACTION DE L'EXISTENCE

À personnalité différente, entourage différent : Lubin n'a ni les mêmes amis que son « autre », ni les mêmes histoires sentimentales. Ils ont en revanche bel et bien la même famille. En maître du jeu, Timothé le Boucher s'amuse à balloter son personnage de réveils en réveils, à rythme de plus en plus espacé dans le temps, un coup auprès d'une inconnue, un coup en famille, Lubin s'efforçant alors de mettre à profit du mieux possible les miettes d'existence qui lui sont laissées.

Tout au long du récit, plusieurs questions se posent : pourquoi « l'autre » Lubin prend-il le pas sur le « vrai » ? Est-ce réversible ? S'agit-il d'une maladie mentale ou d'un phénomène surnaturel ? Le Boucher prend soin de ne jamais répondre franchement, préférant insinuer et



© Timothé le Boucher / GLÉNAT

laisser la porte ouverte à diverses interprétations. *Ces jours qui disparaissent* se montre à la hauteur de son ambition. On y retrouve le sens du dialogue et la finesse psychologique qu'on avait constatés dans les deux précédents albums de l'auteur[1], mais Timothé le Boucher parvient en plus à étirer sur une vie entière une véritable réflexion sur les choix de vie et la dualité de l'être humain. Ce brillant roman graphique confirme un auteur qui, on le souhaite, n'a pas fini de nous épater.

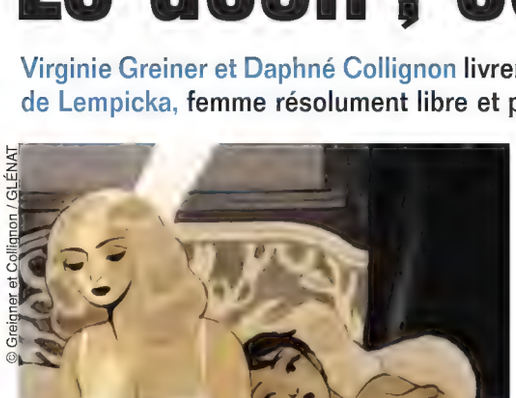
OLIVIER PISELLA

[1] Qualités qui ne sont pas sans rappeler celles de Max de Radiguès.

⇨ CES JOURS QUI DISPARAISSENT
de Timothé le Boucher,
Glénat, 192 p. couleurs, 22,50 €

Le désir, cet outil des peintres

Virginie Greiner et Daphné Collignon livrent un portrait sensible et sensuel de Tamara de Lempicka, femme résolument libre et peintre emblématique de l'Art déco.



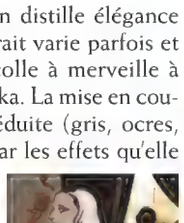
© Greigner et Collignon / GLÉNAT

Années 1920, Paris. Tamara de Lempicka danse avec les hommes comme avec les femmes, attire les uns et les autres, peint des portraits comme des nus féminins, croque parfois ses modèles autrement qu'avec son pinceau, sort seule et rentre chez elle souvent plus tôt que la faune nocturne, retrouvant époux et enfant. Elle vit comme elle le souhaite et n'entend pas qu'on lui dicte sa conduite.

LE REFUS DU SPECTACULAIRE

Le récit, sobre, refuse le spectaculaire. S'en tenant aux faits, pensées, attitudes et gestes, il met en lumière une existence incandescente et fascinante sans accentuer la dimension sulfureuse de la personnalité de Tamara de Lempicka. Si la fin, convenue et un peu mièvre, est décevante, elle n'éclipse pas l'ensemble de l'album qui, le plus souvent, est tout à fait passionnant.

Le dessin de Daphné Collignon distille élégance et fragilité. L'épaisseur de son trait varie parfois et cette vibration pleine de vie colle à merveille à l'existence de Tamara de Lempicka. La mise en couleur utilise une palette assez réduite (gris, ocres, marrons, roses…), mais riche par les effets qu'elle produit : un très beau travail sur la lumière, des ambiances feutrées et délicates.



Tout au long de cette biographie posée, le feu couve bien souvent sous la glace. Il en résulte un album d'une belle intensité qui, outre ses qualités propres, a le mérite de mettre en avant une

© Greigner et Collignon / GLÉNAT

artiste importante, par sa démarche peut-être davantage encore que par son œuvre.

BORIS HENRY

⇨ TAMARA DE LEMPICKA, UNE FEMME MODERNE
de Virginie Greiner et Daphné Collignon,
Glénat, 56 p. couleurs, 14,50 €

Corto Maltese se barre à Zanzibar

Le premier tome avait été un coup d'essai, puis un coup de maître avec plus de 200 000 exemplaires vendus. Reprendre Corto Maltese était un défi que Juan Diaz Canales et Ruben Pellejero avait relevé brillamment. On les attendait un peu au tournant avec *Équatoria*, second opus des aventures du marin bourlingueur d'Hugo Pratt.

© Canales et Pellejero, d'après Pratt / CASTERMAN

Direction l'Afrique après une entrée en matière vénitienne. On ne refait pas Corto, un romantique qui, pour autant, ne va pas hésiter à se lancer à la recherche du royaume et du miroir du Prêtre, un trésor disparu. L'Afrique, c'est le terrain de jeu favori de Pratt, dont on sent l'empreinte dans le récit de Canales : « *Si on retrouve Pratt avec plus de force dans mon scénario, la sensation vient du fait que l'action se passe dans des endroits très chers à Pratt. L'Afrique lui tenait à cœur. On lui a fait avec* Équatoria *un petit clin d'œil* ». Flanqué de son amie journaliste Aida, il va bien passer au large de Malte, Corto, où il est né, mais continue sa route en croisant celle de la belle et mystérieuse Férida. Sans oublier un certain Churchill à Alexandrie. « *Pour moi c'est important d'avoir ce parti pris narratif pour donner un sens à l'histoire, un sens politique. Dans le cas de Churchill cela tombait bien, car à l'époque il était en Afrique et avait fait la guerre contre les Boers en Afrique du Sud. Je ne force pas la situation mais je cherche la bonne piste. Et Churchill était parfait dans le cadre de l'action* », continue Canales.

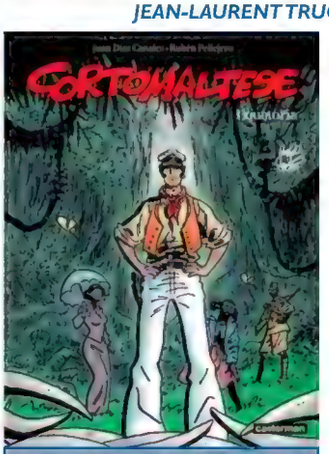
© Canales et Pellejero, d'après Pratt / CASTERMAN

Dans *Équatoria*, Corto a un petit côté cow-boy, foulard au cou, souligné par la couverture de l'album. L'action prime et, ajoute Canales, « *c'est voulu. Après le Corto romantique, charmant, élégant, on oublie parfois ce côté aventurier que l'on trouve dans les histoires de Corto aux Caraïbes ou en Sibérie* ».

D'Alexandrie, Corto est exfiltré sur son boutre par Henri de Monfreid, un personnage légendaire qui a existé. Il s'ajoute à l'ambiance Hugo Pratt d'*Équatoria* que l'on ressent encore plus grâce à l'aspect littéraire que représente Monfreid, un aventurier lui-même, et qui a écrit *Les Secrets de la mer Rouge*. Pratt aimait le lire. Avec Monfreid, il va recueillir Afra, une esclave avec laquelle il poursuit sa quête vers le royaume du Prêtre. Trois femmes pour Corto, un séducteur qui ne s'ignore pas. Canales sait bien que « *c'est souvent délicat les personnages féminins. Elles devaient avoir du caractère et auraient mérité des histoires à elles seules. Il faut trouver le bon équilibre. Corto apprécie les femmes comme des compagnons d'aventure* ».

Et l'aventure continue à Zanzibar. Canales, un peu stressé à la sortie de l'album, avoue « *avoir eu du mal à démarrer le scénario mais en avançant j'augmentais la vitesse. Le récit est plus carré, je pense, que celui du tome précédent* ». Ils ont pris le rythme. Le dessin de Pellejero sublime son Corto et enflamme les décors ; Canales a, pour sa part, évité les pièges du copiste. On ne saura rien pour l'instant du prochain *Corto Maltese*. Avant *Équatoria*, Canales avait évoqué San Francisco. Résultat, Corto se barre à Zanzibar. Autant profiter de cette escapade africaine dans laquelle l'univers de Pratt est respecté, mais astucieusement revisité.

JEAN-LAURENT TRUC



CORTO MALTESE
ÉQUATORIA

de Ruben Pellejero et Juan Diaz Canales, d'après Hugo Pratt, Casterman, 80 p. coul., 16 €

LES GENS N'Y FONT PLUS TRÈS ATTENTION. ILS PASSENT DEVANT CES MONUMENTS SANS LES VOIR.
TOUTES CES AUTOMOBILES N'Y SONT PAS POUR RIEN...
PAS SEULEMENT...

© Venayre et Davodeau / LA REVUE DESSINEE / LA DÉCOUVERTE

DÉAMBULATIONS

Balayer 20 siècles d'Histoire de France en BD, tel est l'ambitieux défi que s'est lancée *La Revue Dessinée*, à raison de 20 tomes cosignés par autant d'historiens et de dessinateurs. Rencontre avec Franck Bourgeron, Directeur de la publication.

Comment a germé l'idée ?
Franck Bourgeron : Hugues Jallon, le directeur des éditions de La Découverte, est venu nous voir il y a trois ans avec l'intention de créer une revue autour de l'Histoire, à l'image de ce que nous faisons avec *La Revue dessinée*, et lui avec *Revue du crieur*. Le projet a finalement évolué dans l'idée d'associer des auteurs de BD à des historiens, plus précisément centré sur l'Histoire de France. Il s'agit d'une coédition avec La Découverte, à raison de quatre albums par an.

Comment ont été choisis les auteurs ?
Notre revue a l'habitude de la pratique collective : la collection poursuit donc dans cette voie. Sylvain Venayre, historien, directeur de la collection et auteur du premier volume avec Étienne Davodeau, connaît très bien la BD, tant en termes de connaissances que dans la pratique puisqu'il est notamment l'auteur de *Cœur des ténèbres*, paru chez Futuropolis. Un avantage considérable, d'autant qu'il connaît très bien le petit monde des historiens. Ensemble, on a avancé sur une première liste d'historiens intéressés par le sujet, mais avec la nécessité que chaque historien ne soit pas rétif à la bande dessinée. Ce qui a déjà réduit un peu le champ. On a ensuite sélectionné un certain nombre de dessinateurs, étape d'ailleurs toujours en cours car si les neuf premiers albums sont déjà lancés, il en reste encore une dizaine à trouver. Un exercice délicat car on essaye de faire des mariages heureux. On discute d'abord avec les historiens qui nous racontent la période, en quoi celle-ci résonne encore aujourd'hui, et l'intention du livre, puis avec chaque dessinateur, on attend que le miracle se produise, c'est-à-dire que l'envie de collaborer permette l'invention du petit théâtre nécessaire pour raconter une histoire.

PROPOS RECUEILLIS PAR
GERSENDE BOLLUT

Retrouvez la fin de cet entretien sur www.zoolemag.com

LA BALADE NATIONALE
LES ORIGINES
de Sylvain Venayre et Étienne Davodeau, La Revue dessinée / La Découverte, 128 p. coul., 22 €

Giant Days, T.2, d'Allison, Sarin, Treiman et Cogar

Esther, Daisy et Susan, les trois copines de fac dont on a fait connaissance dans le T.1, si différentes et pourtant si proches, continuent leurs études et arrivent aux partiels du premier semestre. Les anciens petits copains, les anciens du lycée, la capacité d'Esther à provoquer des catastrophes partout où elle passe, la découverte de sa sexualité par Daisy, bref, le passage entre l'adolescence et l'âge adulte continue de nous réjouir dans cette drôle et pétillante chronique des années fac. Toujours avec le même humour, on est heureux de retrouver la bande de *Giant Days* dans de nouvelles aventures. Un comic-book *feel good* qu'Akileos nous permet de découvrir.

Akileos, 112 p. couleurs, 12 €

HÉLÈNE BENEY

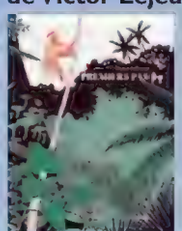
Je ne suis pas d'ici, de Yunbo / Je suis encore là-bas, de Samir Dahmani

Projet original, les deux albums de ce jeune couple d'artistes de la Maison des Auteurs se répondent sur un sujet commun : le déracinement. Parlant tous les deux du séjour d'une jeune Coréenne en France (l'une en cours et l'autre revenue en Corée), ils soulignent la difficulté de partir, de s'adapter, la violence du pays d'accueil, la perte définitive du pays d'origine et la difficulté de se réadapter. Une véritable photographie réaliste et sensible autour de l'identité, basée sur la Corée, pays aux habitudes culturelles si différentes des nôtres. Deux titres pertinents et profonds, à découvrir absolument.

Warum, 152 p. bichromie, 15 €
Steinkis, 152 p. bichromie, 15 €

HB

Premiers pas, de Victor Lejeune



Voilà un album étonnant, entièrement muet, qui raconte le destin singulier du chimpanzé Ham, premier hominidé à être allé dans l'espace en 1961. Malgré (ou grâce à) l'absence de dialogues, Victor Lejeune parvient à ce qu'on s'identifie à cet animal déraciné de son Cameroun natal, puis acheté aux États-Unis par la Nasa pour effectuer avec quelques congénères toute une batterie de tests en vue du vol spatial. On suit le périple de ce cobaye, trimbalé de mains en mains presque toute sa vie, qui mourra à 26 ans, soit 24 ans de moins que la moyenne en milieu naturel. Une belle évocation et un bel hommage à ce pionnier forcé.

Atrabile, 120 p. n&b, 19 €

THIERRY LEMAIRE

GEORGIA ON MY MIND

Retour en Suisse pour Cosey, pour les retrouvailles entre l'actrice principale du film *Calypso* et son amour de jeunesse. Avec à la clef, un kidnapping digne des meilleurs longs métrages du genre.

© Cosey / FUTUROPOLIS

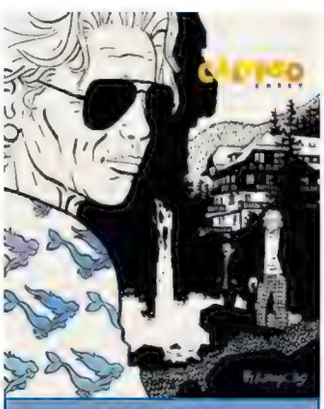
Certaines stars du grand écran sont parfois tellement mystérieuses qu'elles dissimulent un secret qu'aucun de leurs fans les plus idolâtres n'imaginerait. Prenez Georgia Gould par exemple, l'héroïne de *Calypso*, un classique du 7e art. Qui pourrait penser que l'actrice américaine est en réalité née en Suisse et s'appelle Georgette Schwitzgebel ? Pas grand monde. Sauf Gustave Muveran, un tunnelier proche de la retraite qui n'a pas perdu la mémoire. Il y a 50 ans, Georgette a été son premier amour. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas. Et puis D.B. Bachorach, ce maudit réalisateur américain, a tourné un film dans la région et l'a remarquée pendant une audition de figurants. Elle est repartie avec lui pour Los Angeles. Fin de l'histoire pour Gus, qui a dû se faire une raison. D'autant plus que, 50 ans plus tard, les rumeurs bruissent du décès de l'ancienne gloire. Quelle n'est donc pas sa surprise de découvrir dans les journaux que sa Georgette est hospitalisée dans une clinique de sa région. Prenant son courage à deux mains, il décide d'aller rendre visite à son amour de jeunesse. Mais que peuvent avoir en commun deux êtres qui se sont follement aimés 24 mois, après une séparation de 50 années ? C'est un peu le point de départ du récit de Cosey.

NOSTALGIE

C'est peut-être aussi pour cette raison, la nostalgie d'un temps révolu, que le dessinateur suisse a choisi de réaliser cet album en noir et blanc. Cette option lui permet de gratifier le lecteur de sa science des noirs, à-plats qui parfois occupent la majeure partie d'une case, sans pour autant lui faire perdre sa lisibilité. Pourtant, si l'histoire prend naissance dans le passé des personnages, l'intrigue se déroule bel et bien dans le présent. Car Gus découvre que sa Georgette n'est pas aussi libre qu'il le croit. L'ancienne actrice est sous la coupe de son médecin. Une seule solution s'impose : kidnapper – avec son accord – la célèbre et richissime Georgia. Après *Les Vieux Fourneaux* au succès phénoménal, *Calypso* va achever de mettre à la mode les équipées de seniors. Mais ici, même si l'humour ne manque pas, l'atmosphère de l'album est plutôt douce-amère, une constante chez Cosey. Visuellement, le dessinateur multiplie les effets graphiques, dans de superbes paysages, des motifs hypnotiques, ou les intrigantes tenues de Georgia. D'un point de vue scénaristique, il fait remonter à la surface la force des émotions du passé en distillant avec science les informations. Le Grand Prix d'Angoulême 2017 déploie tout son métier pour polir cette chronique de vie.

THIERRY LEMAIRE

© Cosey / FUTUROPOLIS



CALYPSO

de Cosey,
Futuropolis, 104 p. n&b, 20 €

THE ILLUSTRATED LONDON NEWS
SIXPENCE.
DEUX FEMMES CONTRE UN EMPIRE
LE RÉVEIL DU DÉMON APPROCHE. QU'IL DÉVERSE SON POUVOIR ET SA COLÈRE SUR CE MONDE D'HYPOCRISIES ! QUE VIENNE LE RÈGNE DU ROI DÉMON ! SERAIT-CE LA L'ORIGINE DE « SHI », CETTE ORGANISATION TERRORISTE QUI, AUJOURD'HUI, VENGE LA VEUVE ET L'ORPHELIN ?
SHI
死
SHI
死
DÉJÀ 2 TOMES DISPONIBLES EN LIBRAIRIE
DARGAUD
LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE !
© Zidrou - Homs / Dargaud Benelux 2017

QUAND LA BANDE DESSINÉE S'OUVRE
À DES DESTINS HORS DU COMMUN...

CHEMINS DE VIE ET GRANDES AVENTURES,
LES AUTEURS LAISSENT PARLER
LEUR SENSIBILITÉ CHEZ GRAND ANGLE.

40 ÉLÉPHANTS

Toussaint & Augustin

Épisode 1/2
Sortie le 2 novembre
56 pages

Elles sont quarante.
Voleuses, tueuses, kidnappeuses,
cambrioleuses, proxénètes...

L'ÎLE AUX REMORDS

Quella-Guyot & Morice

Histoire complète
Déjà disponible
80 pages

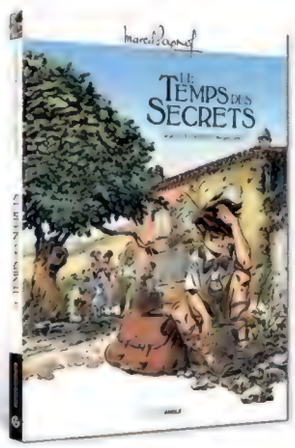
Il a fui un passé qui n'était pas le sien.

UN GRAND BOURGOGNE OUBLIÉ

Gaumet, Pecheur & Gaudinat

Tome 2 - Histoire complète
Sortie le 8 novembre
96 pages

L'histoire d'un vin d'exception dont
la fabrication reste un mystère.



LE TEMPS DES SECRETS

Scotto, Stoffel & Tanco

Histoire complète
Sortie le 8 novembre
96 pages

Grand Angle adapte en BD l'intégralité
de l'œuvre de Marcel Pagnol.

LE JOUR OÙ ELLE A PRIS SON ENVOL

BeKa & Marko

Histoire complète
Déjà disponible
72 pages

Le chemin vers le bonheur commence
souvent là où on ne l'attend pas...

À COUCHER DEHORS

Ducoudray & Anlor

Épisode 2/2
Déjà disponible
48 pages

Un SDF hérite d'une maison, d'une famille
et de tous les soucis qui vont avec.

GRAND ANGLE

Découvrez TOUTE l'actualité de vos BD sur www.angle.fr

Variations, de Blutch

Avec ce livre qui ressemble au catalogue d'une galerie d'art, un Grand Prix d'Angoulême rend hommage aux chefs-d'œuvre de la BD qui ont bercé son enfance et sans doute déterminé sa vocation. Il ne s'agit ni de parodie, ni de pastiche : Blutch réinterprète avec son style actuel les pages marquantes qui l'ont impressionné (une page par série) en respectant les dialogues et la mise en page. Vous y découvrirez donc ses versions de *Lucky Luke*, *Tintin*, *Alix* (des classiques connus de tous), mais aussi des *Pieds Nickelés*, de *Line* de Cuvelier, de *Paulette* de Pichard et Wolinski, ou même *Zil Zelub* de Buzzelli. Pas encore de *Tif et Tondu*, sur lesquels l'auteur est annoncé, mais les *Tuniques bleues*, qui lui ont inspiré son pseudo, y figurent.

Dargaud, 64 p. n&b, 29,99 €

MICHEL DARTAY

Maria et Salazar, de Robin Walter

Si l'on sait tous que le Portugal a représenté une source importante d'immigration en France, il est plus rare qu'on sache pourquoi. Robin Walter a eu l'occasion de se pencher sur la question et a décidé d'en faire un livre, entre parcours personnel et tranche d'Histoire. Qu'est-ce que la dictature de Salazar ? Comment les immigrés portugais vivaient-il en France ? Autant de questions évoquées par l'artiste. Walter en profite aussi pour poser par écrit quelques sentiments sur la situation actuelle, les parallèles possibles entre immigrés portugais et migrants venus du proche-orient. Une initiative qui fait donc le plus grand bien, pour mieux comprendre passé et présent.

Des ronds dans l'O, 132 p. n&b, 17 €

YANECK CHAREYRE

Silent Hill, T.1, Rédemption, de Waltz et Stamb

Un tueur à gages impitoyable choisit de filer le parfait amour… avec la femme de son patron mafieux. Une attitude un chouïa cavalière, conduisant logiquement à une bonne vieille cavale… avant de faire une halte non désirée à Silent Hill. Adapté de la série cultissime de jeux horrifiques éponymes, *Rédemption* remplit parfaitement le cahier des charges de *Silent Hill*, à savoir basculement dans le fantastique, purée de pois en guise de brouillard masquant un mal absolu et un twist. En cela, le dessin de Steph Stamb vaporeux et dominé par le sepia s'inscrit dans les canons instaurés par Keiichi Toyama, à tel point que l'on regrettera que cette histoire bien ficelée soit si courte.

Mana Books, 109 p. couleurs, 14 €

JULIEN FOUSSEREAU

Premier trimestre ? RÉVOLUTIONNAIRE !

Après le traditionnel album de rentrée (T.19), la série *Les Profs*, créée par Erroc et Pica en 1998 pour le *Journal de Mickey*, s'offre un vingtième opus qui, une fois n'est pas coutume, prend la forme d'une histoire complète. Erroc, le scénariste, répond à nos questions.

Y A D'L'ABUS DANS MON BAHUT!
ASSEZ!
ELEVES EN GREVE!
MARRE
Y'A D'L'ABUS DANS MON BAHUT!
Y A D'L'ABUS DANS MON BAHUT!
Les lycéens sont dans la rue
LA DICTATURE, FAUT PLUS QU'ÇA DURE!

© Erroc et Léturgie / BAMBOO

© Laurent Mélikian pour Bamboo Édition

Le tome 20 marque un changement dans le rythme de la série. Il s'agit d'une histoire complète.

Erroc : C'est effectivement la première histoire longue des *Profs*, du moins en BD. Toutefois, un roman jeunesse illustré par Pica, *Virus au bahut* avec Boulard menant une enquête, fut publié en 2009.

Lectorat et éditeur se montrant fidèles au format gag en une planche, pourquoi ce changement ?

Après l'adaptation au cinéma, l'envie est revenue de réaliser une histoire longue. Mon problème était qu'il y a beaucoup de personnages : il fallait faire intervenir le plus de profs possible (dans un lycée, il y a du monde) sans que ce soit fait de façon mécanique, artificielle. J'ai donc pu aborder un thème – quand j'étais au lycée, on parlait « d'autogestion » –, ce que je n'aurais pas fait de la même façon dans une suite de gags. En revanche, le défi était plutôt pour Simon : on a décidé de sortir cette histoire longue en plus de l'album habituel. Il a donc dessiné les deux en parallèle, ce qui est une prouesse. Simon a su rester dans l'esprit du dessin de Pica, sans se « casser la main » en gardant son trait à lui.

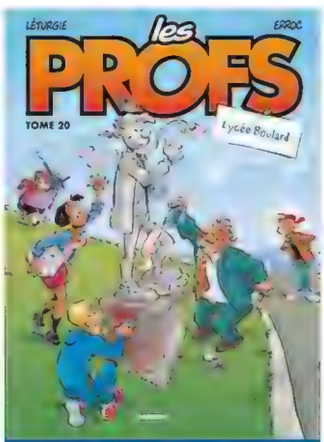
Avec *Lycée Boulard*, la remise du pouvoir légitime aux élèves (planche 8), pastiche d'une tentation démagogique contemporaine, est proposée avec dérision. Une fois la situation en place, nous retrouvons le rythme burlesque soutenu auquel nous aspirions. L'histoire complète deviendra-t-elle le nouveau format ?

Je ne sais pas si on fera une autre histoire longue. On va revenir aux gags pour le prochain album, c'est ce que j'aime écrire et ça colle bien à ce huis clos qu'est un lycée.

L'adaptation cinématographique a-t-elle eu d'autres conséquences et comment l'avez-vous appréciée ?

J'aime l'idée de faire une série « tout public », ce sont ces séries-là qui m'ont donné envie de faire de la BD quand j'étais petit. Avec les deux films, l'âge de notre lectorat a baissé. En dédicace, on voit maintenant des gamins de 8 ans, ce n'était pas le cas avant. Pour conclure, j'ai bien aimé le premier film (2013), c'est une vraie adaptation, il y a des différences avec la BD mais on reste dans le même esprit. Avec Pica, on a retrouvé nos personnages. Et puis il est drôle, burlesque. Avant tout, je me suis marré comme spectateur, j'y ai pris un vrai plaisir. Le deuxième (2015) s'éloigne de notre BD, c'est normal, c'est la suite du premier film, et non plus l'adaptation de nos albums. Dans tous les cas, ce fut une expérience passionnante, et un coup de projecteur incroyable sur la série.

PROPOS RECUEILLIS PAR
VINCENT FACÉLINA



LES PROFS, T.20
LYCÉE BOULARD
d'Erroc et Simon Léturgie, Bamboo, 48 p. coul., 10,60 €

VERSAILLES

YAKARI
À VERSAILLES

TOUT L'UNIVERS DE DERIB

DU 21 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE 2017

DE 11H À 18H - HÔTEL DE VILLE - 4, AVENUE DE PARIS, VERSAILLES

DÉDICACES DE L'AUTEUR LES 21 ET 22 OCTOBRE

AGENCE EVENBD · MIND PLUGG · assurances Juillard · LE LOMBARD BRUXELLES · ZOO · 20 minutes · 4 Ludo.

© Derib + Job / Éditions du Lombard (Dargaud-Lombard sa) 2017 / Réalisation : Direction de la communication - Ville de Versailles

Retrouvailles inattendues avec le célèbre libertin

Douze ans déjà que Giacomo C. a pris le chemin de l'exil. Après 15 albums publiés, Jean Dufaux et Griffo avaient décidé de mettre un terme aux aventures vénitiennes de leur héros librement inspiré de la vie de Casanova. Mais Giacomo C. est de retour aujourd'hui à Venise pour au moins un diptyque chez Glénat.

Il a pris quelques cheveux blancs et n'a été absent de la Sérénissime que cinq ans. Pourquoi donc Giacomo C. refait-il surface et quel va être le nouveau défi qu'il devra relever ? Il n'y avait que ses créateurs pour répondre à ces questions incontournables sur ces retrouvailles inattendues. Jean Dufaux ne fait aucun mystère autour de ce come-back vénitien : « *Quinze albums en une douzaine d'années, tout se passait bien et puis Griffo est parti loin. On a conclu les aventures de Giacomo en fermant la porte à une partie de notre jeunesse. Nous ne l'avons jamais oublié. Trois personnes se sont remises à penser à Giacomo sans se concerter, Jacques Glénat, Griffo et moi-même* ». Jacques Glénat a bien pris part au projet. Griffo le confirme : « *Il a appuyé ce retour et nous sommes repartis pour une paire d'albums* ». Pour Dufaux, « *c'était amusant. À notre âge on retrouvait celui qui avait personnifié notre jeunesse, voyait ce qu'il était devenu, si on pouvait le reconnaître dans mon écriture et dans le dessin de Griffo* ».

Il fallait bien trouver une cause à cette rédemption pour un Giacomo chassé à l'époque de Venise. Pour y revenir, il lui fallait du « lourd » afin de payer son ticket d'entrée dans la cité des Doges. Giacomo aurait des informations confidentielles sur un traître au sein même du gouvernement vénitien.

© Dufaux et Griffo / GLÉNAT

OÙ ÉTAIS-TU PASSÉ, MÉCHANT ?
TE REVOILÀ ENFIN !
RACONTE ! RACONTE !
TOUS CES HABITS ! TU DOIS AVOIR TROP CHAUD !
TU L'AS OUBLIÉE, TA FEMME GIULIA ?
© Dufaux et Griffo / GLÉNAT

Jean Dufaux lève un côté du voile : « *Il y a des gens qui l'attendent, le craignent. Je voulais une situation un peu compliquée. En fait il va rentrer au service des puissants. Donnant donnant. Il sera en porte-à-faux avec ses amis, joue avec le feu. Mais il est comme Don Quichotte, il a une chance énorme d'avoir un serviteur fidèle, Parmeno* ».

Giacomo aurait-il viré de bord, au service de ceux dont il s'est moqué si souvent ? Griffo résume l'intrigue : « *Le contexte est à la fois politique et personnel. Giacomo se bat avec les autorités qu'il va pourtant servir et il a un nouvel ennemi mortel digne héritier du marquis de San Vere. Son rôle est ambigu. C'est sa sauvegarde et une renaissance. On peut le prendre pour un traître. J'ignore dans quel sens Jean va diriger le scénario* ». On l'a compris, il va y avoir de la rumba dans l'air, des retrouvailles avec des personnages connus et un scénario comme les aime Dufaux, machiavélique à souhait : « *Comment va-t-il s'en tirer ? Restera-t-il un libertin au sens propre du terme, un homme libre sur tous les plans ou est-ce que son retour va nous décevoir ?* ».

UN VIEIL AMI RETROUVÉ

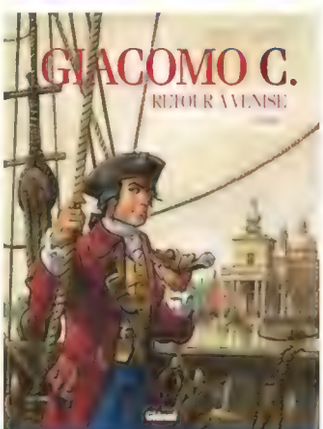
Vaste programme que lance Jean Dufaux, malicieux en diable. On ne saura pas tout évidemment à la fin de ce tome 1. Pour l'occasion, Griffo est allé pour la première fois de sa vie à Venise, ce qui l'a encore plus enclin à continuer : « *C'est aussi des retrouvailles avec cet endroit magique. Giacomo, c'est comme un vieil ami que l'on croise 20 ans après, et on reprend la route avec lui comme si de rien n'était. J'ai adapté mon graphisme à cette ambiance* ».

Rien ne va être simple pour le toujours séducteur Giacomo. « *Son nouvel adversaire, l'amiral, n'est pas seul. Il faut compter avec ceux qui le manipulent. Mais c'est un filou Giacomo, il se permet des choses que je ne peux pas faire* », poursuit, rêveur, Jean Dufaux.

Giacomo est-il reparti pour une longue carrière ? Pas sûr. Jean Dufaux : « *Je suis arrivé à un âge où je ne prévois plus. Je m'attache désormais à des récits courts. Je vais là où mon imaginaire peut agir et se plaire* ». Il va sortir un *Murena* avec Théo « *qui appréciait beaucoup Delaby* », complète Dufaux, et un autre album sur Céline. Griffo est quant à lui interrogatif : « *Tout va dépendre de la réaction des lecteurs. Il y a une évolution graphique forte de ma part entre le premier tome et le dernier. La différence peut être étonnante pour certains lecteurs qui découvrent ce nouvel album* ». Lui aussi a d'autres projets en cours : « *Avec Desberg, on sort deux tomes dans le fil de* SOS Bonheur *à la fin de l'année. J'ai aussi un projet avec Rodolphe sur Edgar Allan Poe à New York et un autre avec Desberg, un voyage dans le temps à l'époque victorienne, un de mes rêves d'enfant* ».

Alors que conclure de ce retour de Giacomo ? Dufaux a bien ficelé son histoire, parfaitement mise en scène par un Griffo en pleine forme. On est surpris, baladé par le nouvel entremetteur de la République vénitienne, qui saura toutefois cacher son jeu et surprendre avec encore plus de vigueur.

JEAN-LAURENT TRUC



GIACOMO C.
RETOUR À VENISE

de Jean Dufaux
et Griffo, Glénat,
56 p. couleurs, 14,50 €

QUAND LE SCÉNARISTE DU *TUEUR*
RENCONTRE LE DESSINATEUR DE *CROISADE*

TANGO

UNE SÉRIE DE MATZ ET XAVIER

« Ce n'est pas mon genre de tuer de sang-froid. Mon genre, c'est de disparaître... »

LA NOUVELLE SÉRIE D'AVENTURE INCONTOURNABLE DE CETTE FIN D'ANNÉE

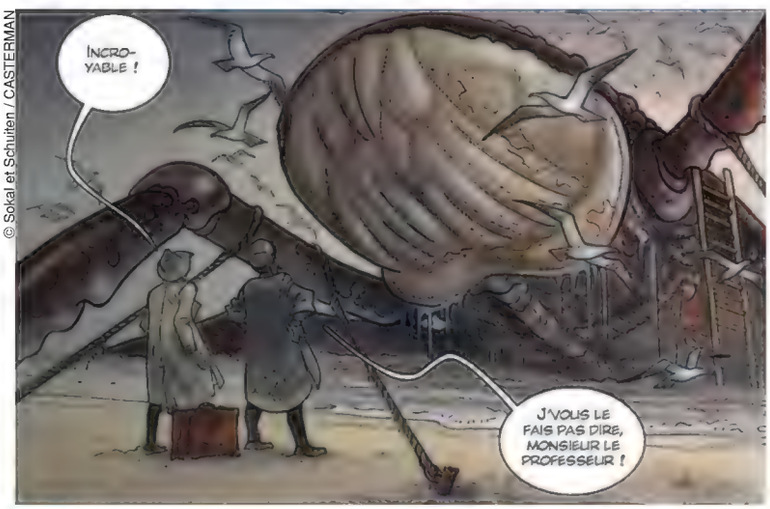
TOME 1 DISPONIBLE LE 3 NOVEMBRE EN LIBRAIRIE

LE LOMBARD

© Sokal et Schuiten / CASTERMAN

OCEANO FUTURE

Quand vous rencontrez vos potes, vous buvez des coups ? Sokal et Schuiten, quand ils se rencontrent, boivent peut-être aussi. Mais ils en profitent surtout pour inventer des histoires. Des histoires pleines d'embruns et de monstres marins…



© Sokal et Schuiten / CASTERMAN

François Schuiten et Benoît Sokal se connaissent depuis bientôt 40 ans. Ils ont fréquenté ensemble les bancs de l'Institut Saint-Luc de Bruxelles. Et ils sont restés amis, en même temps qu'ils devenaient, chacun de son côté, des monstres sacrés du 9e art et au-delà. Schuiten, avec notamment *Les Cités obscures* (sur des scénarios de Benoît Peeters), a vu son œuvre récompensée en 2002 par le Grand Prix du Festival d'Angoulême. Mais on lui doit aussi le décor de certains lieux (comme la station de métro « Arts et Métiers » à Paris, en mode steampunk) et toute une œuvre scénographique. Benoît Sokal a quant à lui connu le succès grâce au polar animalier *Canardo*, riche de 24 tomes à ce jour (avec Pascal Regnauld au dessin depuis quelques années). Il est aussi un concepteur important de jeux vidéo, l'auteur de titres à succès, comme *L'Amerzone* et *Syberia*.

TANT VA LE CACHALOT QU'À LA FIN IL SOKAL

Entre ces deux artistes éclectiques, l'idée d'une coopération n'est pas nouvelle, cela fait une quinzaine d'années qu'ils en parlent. Et qu'ils ont commencé à imaginer l'histoire d'*Aquarica*, sans savoir si ce devait être une bande dessinée, un film ou autre chose encore. Finalement, Benoît Sokal a pris l'initiative en proposant à son comparse de faire aboutir cette histoire imaginée à deux, sous la forme d'une bande dessinée qu'il finaliserait seul et dont il assurerait le dessin.

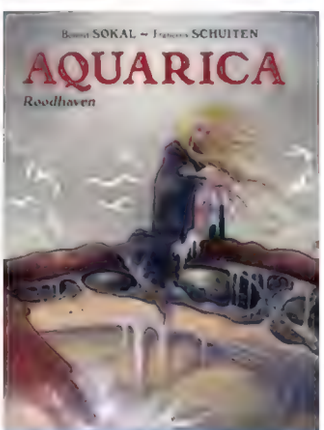
L'action se déroule fin 1930, quelques jours avant Noël, sur la petite île (imaginaire) de Roodhaven. Ce port anciennement prospère vivait de la chasse à la baleine. Tombé en déshérence, il est désormais hanté par des marins vieillissants, amers et imbibés. Un événement va réveiller leur fureur : une sorte de crabe gigantesque vient s'échouer sur leur plage. Amalgamés dans sa carapace, on trouve des morceaux de la coque du Golden Licorn[1], le plus grand baleinier du port et l'orgueil de ces marins, disparu en mer il y a 20 ans. Plus surprenant encore, une passagère sort de ce crustacé urticant, une jeune femme qui prétend venir chercher du secours pour sauver son peuple en détresse, et s'appeler Aquarica. « Aquarica », comme cet autre navire qui avait fait naufrage il y a 65 ans… ! D'où vient-elle réellement ? Sous ses allures de sirène, ne s'agirait-il pas plutôt d'une sorcière ? Et que peut-elle savoir du naufrage du Golden Licorn ?

CRABES-MÉDUSE ET ÎLES-BALEINES

Avec ses créatures marines de cauchemar et le trait onirique de Sokal, plus proche de son travail dans la trilogie *Kraa* que de la ligne claire de *Canardo*, *Aquarica* est une œuvre qui mêle de façon captivante les influences du Jules Verne de *20 000 lieues sous les mers* et de *Moby Dick*, dans une fable écologique teintée de surnaturel. On notera les couleurs remarquables à la fois pour les textures (les scènes maritimes y gagnent presque une odeur de varech et d'iode) et les jeux de lumière qui soulignent tour à tour le réalisme ou le fantastique de chaque séquence. Puisqu'il s'agit d'un diptyque (dont la suite sera publiée dans un an, en octobre 2018), l'amateur de bande dessinée ne peut s'empêcher d'exprimer un souhait : le projet gagnerait encore en intérêt si les deux coauteurs intervertissaient les rôles pour le second volume, et que ce soit Schuiten qui achève le récit dans son style proche de la gravure. Si ce n'est pas le cas (hypothèse la plus probable), *Aquarica* y gagnera en homogénéité graphique ; tant pis alors pour la dimension expérimentale non exploitée… mais l'éditeur persuadera peut-être les auteurs d'ajouter au second volume une préface, un appendice, un ex-libris, enfin quelque chose qui satisfasse cette curiosité légitime du lecteur se demandant comment serait ce même récit dessiné par l'autre talent de cet impressionnant tandem créatif. Pour revenir à ce premier tome : voilà une bande dessinée idéale pour accompagner les plateaux de fruits de mer des fêtes de fin d'année !

JÉRÔME BRIOT

[1] Précisons que le mot « licorne » se dit plutôt « *unicorn* » dans la langue de Shakespeare. « Golden Licorn » est donc une construction sémantique un peu bizarre, l'œuvre peut-être d'un armateur d'origine francophone, ou clin d'œil d'un hergéphile ayant lu *Tintin* en VO. En tout cas, ce nom n'aura pas porté chance au navire concerné.



AQUARICA, T. I
ROODHAVEN
de Benoît Sokal
et François Schuiten,
Rue de Sèvres,
72 p. couleurs, 18 €

Toute la vérité, rien que la vérité

Le Paris 2050 de Cyril Pedrosa et Nicolas Gaignard n'incite pas à l'optimisme. Régime autoritaire et sérum de vérité s'accordent pour couler une chape de plomb sur les Parisiens. Un récit d'anticipation sombre et bien mené, qui laisse tout de même quelques motifs d'espoir.

Et si nous étions tous contraints de dire la vérité ? Au sens strict du terme. Et si un produit injecté dans notre corps nous contraignait à dire la vérité, toujours, tout le temps ? C'est l'idée de départ de Cyril Pedrosa pour ce récit d'anticipation, qui place le lecteur à Paris en 2050. Dans ce futur proche, les repères urbains n'ont pas tellement changé. Quelques gratte-ciels et bâtiments modernes en plus évidemment, mais rien de bien fondamental. Non, ce qui attire vraiment l'attention, ce sont ces murs qui quadrillent la capitale en zones d'habitation, commandés par des check points. Et puis ces policiers aux allures de robots sans âme. L'eau qui est rationnée. Tout comme l'énergie, la nuit venue. Certes, la présidente est une femme. Et un gigantesque parc éolien situé en Île-de-France alimente la capitale. Mais il y a quelque chose de pourri dans cette république française, sortie de la fédération européenne depuis le changement de régime et les purges. Le futur que décrit Cyril Pedrosa, porté par des couleurs largement choisies dans la palette des gris, est particulièrement inquiétant, voire angoissant. De quoi tomber dans une grosse déprime, comme c'est le cas pour Kader Lhean, le personnage principal, qui suit le programme Vérité-Sécurité du gouvernement.

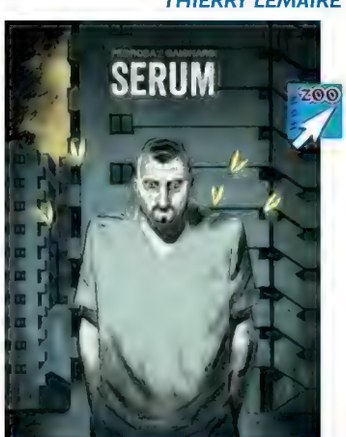
© Pedrosa et Gaignard / DELCOURT

LA VÉRITÉ, ENNEMI DE LA LIBERTÉ ?

Car non seulement cet ancien conseiller technique dans le cabinet du ministre de l'Énergie vit comme les autres dans cet État Big Brother, mais il a également été condamné à dire la vérité. Suite aux purges, plutôt qu'une peine de prison, il a reçu une injection de Zanédrine, le sérum qui empêche de mentir. Mais n'est-ce pas pire qu'une incarcération ? C'est tout le questionnement de cet album. Être obligé de toujours dire la vérité est-il une bénédiction ou un calvaire ? Pour Kader, la réponse est claire. Que ce soit dans sa vie personnelle – une instance de divorce avec garde de l'enfant à la clef – ou dans sa nouvelle vie professionnelle – contrôleur d'éoliennes – c'est la source de tous ses maux. Cette question de la véracité des propos préoccupe d'ailleurs toute la société, au point que la présidente elle-même se croit obligée de commencer toute interview en jurant qu'elle dit bien la vérité. En donnant au compte-goutte les clefs de son récit, Cyril Pedrosa prend le lecteur par la main dans cette histoire de résistance à l'oppression d'un régime autoritaire. Et si, finalement, la vérité était l'arme ultime des révolutionnaires ?

THIERRY LEMAIRE

© Pedrosa et Gaignard / DELCOURT



SÉRUM
de Pedrosa et Gaignard,
Delcourt,
160 p. couleurs, 18,95 €

RHÂÂÂÂÂ Lovely & Gnagna, l'intégrale, de Gotlib

Rhâââââ, qu'on les a aimées ces histoires dessinées par Gotlib dans *L'Écho des Savanes* et *Fluide Glacial*, libéré de toute entrave que la bienséance pouvait exiger. En dévorant cette intégrale, on se rappelle l'étendue de son influence, on est soufflé par ce sens du détail qui transforme un sourire naissant en éclat de rire guttural, et surtout on se rappellera à quel point c'est dans les pages de ses propres journaux qu'il aura écrit et dessiné le meilleur de son œuvre, laissant libre court à ses idées les plus folles, mais sans pour autant jamais tomber dans la facilité.
Fluide Glacial, 304 p. coul. et n&b, 39 €
MINA ZAMPANO

En attendant l'apocalypse, de Paul Kirchner

Nombreux ont découvert le travail de Kirchner avec les deux volumes du *Bus* (Tanibis), révélant à chaque strip un univers riche, complètement barré et drolatique. Ce recueil est une aubaine puisqu'il propose une sélection de travaux de l'auteur des 40 dernières années. On se délecte d'une nouvelle variété de styles, avec des histoires mixant univers et genres variés (SF, érotique, western, fantastique...), dans des récits (et illustrations) complètement perchés, souvent très colorés, psychédéliques et terriblement généreux. À noter aussi une passionnante postface en fin d'ouvrage.
Tanibis, 156 p. couleurs, 24 €
MZ

L'Île aux remords, de Quella-Guyot et Morice

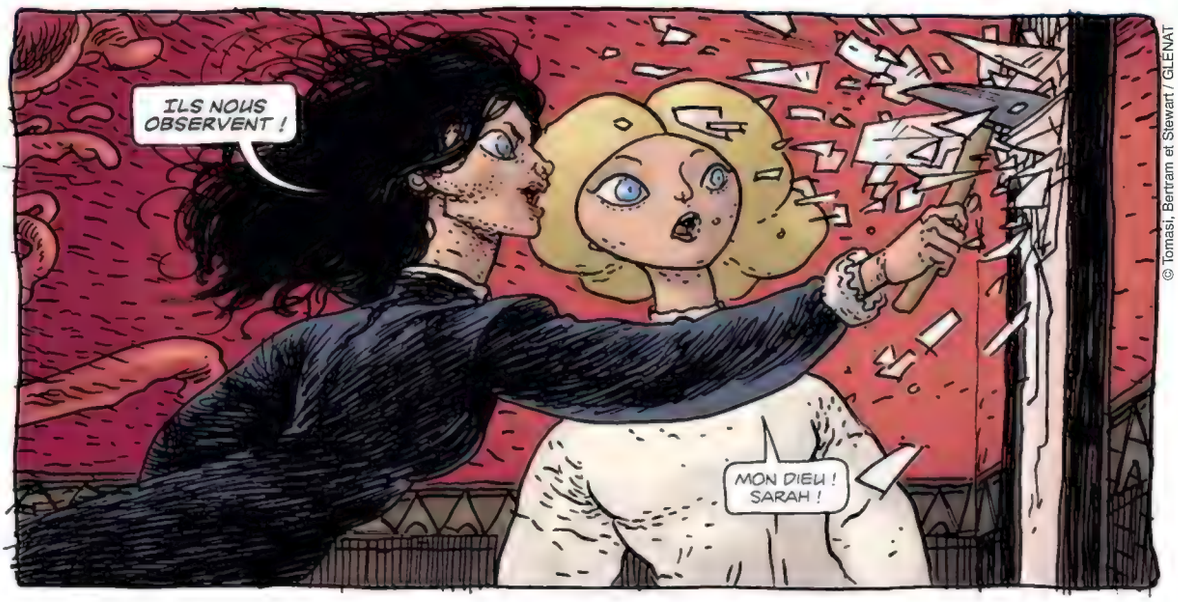
Après le succès de *Facteur pour femmes*, Sébastien Morice et Didier Quellat-Guyot remettent le couvert avec une nouvelle histoire émouvante et enivrante. Jean Poujol revient au bercail après s'être engagé pour la guerre du Vietnam, il y a de cela une vingtaine d'années. Il n'est pas revenu sitôt la guerre terminée, car il rêvait d'aventure. Il avait quitté ses parents pour cela. En revenant comme ça du jour au lendemain, que va-t-il trouver dans la maison de son père, isolée au milieu des Cévennes ? Ce huis-clos familial est riche en découvertes. Secret après secret, toute l'histoire de ces personnages se dévoile à nous, et les sentiments ainsi que les non-dits s'entremêlent savamment.
Grand Angle, 80 p. couleurs, 10,90 €
AUDREY RETOU

La chute de la maison Winchester

Le cas de la maison Winchester est fascinant. Il démontre de façon saisissante que certaines hantises ou drames personnels peuvent façonner les murs d'une demeure.

HANTISES

La démesure et l'histoire de la maison Winchester sont uniques au monde. Construite à partir de 1884, ses travaux ne cessèrent qu'à la mort de sa propriétaire. Celle-ci était la veuve du célèbre William Wirt Winchester, fabriquant d'armes et inventeur de la carabine à répétition. Persuadée d'être frappée par une malédiction, Sarah Winchester fit appel à un médium. Il lui confirma que les victimes engendrées par le commerce de son époux n'auraient de cesse de la poursuivre, sauf si elles étaient contenues ou égarées dans les murs de sa maison. Pour mettre fin à sa terreur, elle décida de prendre les mots de l'extralucide au pied de la lettre en transformant sa résidence en un labyrinthe. Le seul plan dont elle disposait pour son œuvre s'inventait chaque jour dans son esprit dérangé, au gré de ses humeurs, des rêves qu'elle faisait et des commandements de l'au-delà. Aujourd'hui, le manoir compte 160 pièces, 10 000 fenêtres, 17 cheminées, 950 portes et 40 escaliers. Il a fait en outre l'objet de nombreuses innovations en matière de confort de vie.



© Tomasi, Bertram et Stewart / GLÉNAT

ESPRITS FRAPPEURS

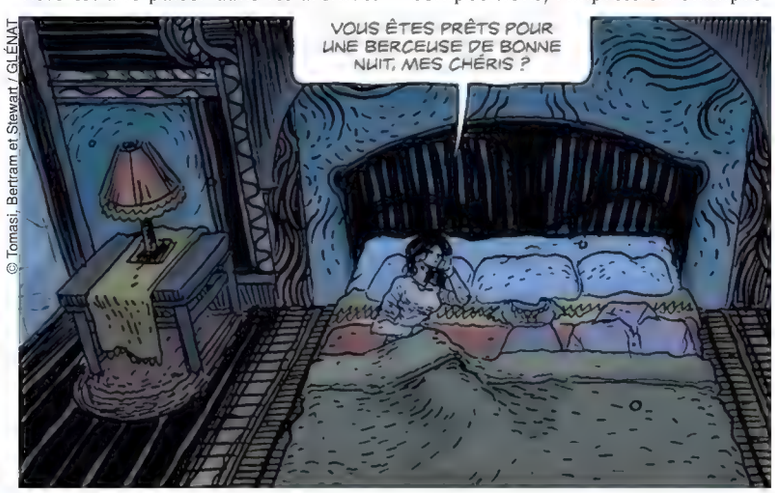
Peter J. Tomasi et Ian Bertram ont pris le parti de broder une fable hallucinée autour du cas Winchester. Le scénariste est allé puiser dans les archives un grand nombre d'anecdotes pour rendre compte de la folie de la veuve et propriétaire des murs. Parmi les trouvailles de Tomasi, on apprend que madame Winchester considérait que les coups de marteau de ses ouvriers ne devaient jamais s'interrompre afin de compenser les détonations des armes à feu vendues par sa famille.

Tomasi et Bertram ont voulu aussi imprégner leur récit des ambiances d'Edgard Poe et, dans une moindre mesure, de H. P. Lovecraft. Ils y parviennent magnifiquement. Le style de dessin de Bertram, sa manière d'écraser ses personnages dans ses compositions, l'impression omniprésente de suintement qu'il parvient à rendre contribuent largement à l'efficacité du récit. Le lecteur pourra apprécier tout autant la palette d'expressions mise au point par le dessinateur pour incarner les différents personnages, et plus particulièrement toutes celles qui traduisent la folie de Sarah. Il en va de même des ambiances, impressionnantes de noirceur et de déraison.

L'idée du scénariste a été en premier lieu de raconter l'architecture et la construction d'une folie. On comprend rapidement que le manoir est le reflet d'un chaos intérieur et que la seule chose qui sécurise la malheureuse veuve Winchester, c'est d'avoir une bâtisse qui soit à son image. Tomasi exprime ainsi que la maison est possédée par la veuve et qu'elle l'est dans tous les sens du terme.

Comme l'indique le titre de son album, l'autre axe de cette histoire est la contrition. Curieusement, c'est cette grille de lecture qui pèche le plus. Même si l'auteur énumère quantité d'exemples où Sarah Winchester tente de racheter les fautes de son mari, le sujet reste malgré tout un peu en surface et la noirceur de sa conclusion inassumée. La galerie de personnages inventée pour l'occasion, et plus particulièrement Warren Peck, semble en effet marteler jusqu'à la dernière page qu'aucun exorcisme est possible : quand le mal (la violence, en l'occurrence) prend possession d'un individu, il y « demeure ». Il habite durablement celui qui l'a invité. La force de ce propos est malheureusement atténuée par une romance un peu mièvre et quelques poncifs (comme l'opposition entre le gentil yankee abolitionniste et la brute sudiste raciste). *Dans l'antre de la pénitence* reste toutefois une très bonne surprise.

KAMIL PLEJWALTZSKY



© Tomasi, Bertram et Stewart / GLÉNAT

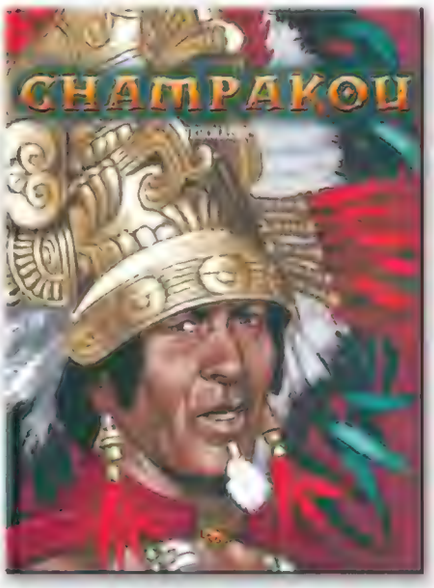
DANS L'ANTRE DE LA PÉNITENCE

de Tomasi, Bertram et Stewart, Glénat, 192 p. coul., 19,95 €

TRISTAN le ménestrel PLISSON / CORNEN : **1987/2017**
Tous publics

BD grand format

CHAMPAKOU de JERONATON
Ado-Adulte



LES KORRIGANS D'ELIDWENN
Série livres jeunesse
6 à 11 ans

MALO le timonier / Luc et François PLISSON

Série livres jeunesse 7 à 12 ans

L'ÉTRILLE BLEUE ÉDITIONS

LES EDITIONS DE LA FIBULE

QUARTZ® Diffusion Distribution
LIVRE JEUNESSE & BANDES-DESSINEES

DILICOM

Juste un peu de cendres, de Thomas Day et Aurélien Police

Ils sont parmi nous et ils mangent nos chats. Ils nous veulent du mal. Ashley Torrance, une ado de la côte Est des États-Unis possède, grâce à ses yeux vairons, le don de les débusquer parmi les humains. Elle se sent investie d'une mission d'épuration et cherche qui pourra l'aider dans sa croisade. La première moitié de ce récit horrifique, véritablement accrocheuse, laissait espérer un développement plus exaltant. La tambouille numérique de la partie visuelle finit par lasser et les récitatifs sombrent dans le poétique sentencieux. Rarement les peurs de la petite bourgeoisie auront été incarnées en une si pure allégorie. Ici, le Mal prend sa source chez les indigènes et les pauvres sont ses instruments. Naïveté ou ironie ?

Glénat Comics, 128 p. couleurs, 17,95 €

VLADIMIR LECOINTRE

Jones, et autres rêves, de Franco Matticchio

Franco Mattichio est presque inconnu en France, et c'est bien regrettable. Heureusement, cet épais ouvrage permettra à tout un chacun d'exprimer des ronronnements de plaisir à chaque page. On pourrait enfiler les épithètes comme des perles : inspiré, (très) beau, étrange, drôle, poétique, enivrant, surréaliste, et souvent tout à la fois. Au-delà des airs de famille avec Topor ou Art Spiegelman (entre autres), on notera surtout la singularité d'une œuvre tendre, drôle sans être méchante, un rêve éveillé en compagnie de son auteur, que l'on a d'emblée envie de partager avec les gens qu'on aime en tournant la dernière page.

Ici Même, 258 p. couleurs, 29 €

MINA ZAMPANO

Siné comme chez lui, de Siné

On connaît Siné pour son canard, pour ses chats, pour sa grande gueule, pour sa tendresse, pour sa biographie d'anar hilarant, teigneux, grinchant (grinçant et grincheux). Côté dessin d'humour, moins célébré, son travail pour le magazine *Lui*, auquel il collabora dès le premier numéro, nous est proposé dans ce recueil : c'est un florilège du Siné côté face, côté cul, qui nous est offert dans un album riche, complet, et au travers duquel on pourra souligner que même lorsqu'il dessine des bites et des fesses, Siné ne peut s'empêcher d'y apposer son ton libertaire, contre l'ordre établi, hédoniste et ricanant.

Fluide Glacial, 144 p. couleurs, 24,90 €

MZ

UN PAPILLON SUR L'ÉPAULE

Quatre ans après un premier tome remarqué, Vehlmann et Sagot retournent à Cayenne pour y conclure le long séjour de Paco au bagne.

© Cécile Gabriel 2013

Paco n'a pas de chance : cet instituteur paisible a été condamné pour un crime passionnel. Il a principalement meublé le temps du long voyage en bateau en se faisant tatouer la Mort sur le dos, histoire de ressembler à ses compagnons d'infortune, tous aussi tatoués qu'endurcis. Les ennuis commencent dès son arrivée, où il est victime d'un viol collectif. Paco comprend vite que pour survivre, il faut être aussi déterminé que les autres. Pour rendre son séjour supportable, il doit aussi devenir astucieux, voire manipulateur.

Si l'idée de cette histoire est d'Éric Sagot, les textes et le découpage sont du très médiatique Fabien Vehlmann, déjà remarqué sur ses nombreux albums à succès (*Seuls* et des *Spirou*, notamment). Nous avons donc souhaité demander des précisions à Éric Sagot (plus discret, mais méritant vraiment d'être découvert sur cette histoire).

ENTRETIEN AVEC ÉRIC SAGOT

D'où vient votre profond attrait pour la Guyane, où vous avez séjourné à plusieurs reprises ?

Éric Sagot : J'ai fait un premier séjour en Guyane en 1990 pour découvrir l'Amazonie et dessiner ce merveilleux endroit. Je logeais alors sur le voilier d'un copain. J'ai eu l'occasion de visiter l'Île St Joseph (l'une des trois îles du Salut) en face de Kourou. En visitant cette île paradisiaque ultra luxuriante, j'ai vu les ruines du bagne. J'ai immédiatement été fasciné par ces vieux bâtiments délabrés et mangés par la végétation, surtout que sur place j'ai appris que des milliers d'hommes y étaient venus de métropole pour y souffrir et y crever.

La France, pendant presque un siècle, s'est débarrassée de sa lie en l'expédiant de l'autre côté de l'Atlantique sur un bout de territoire français, entre la Guyane hollandaise et le Brésil. Cette île pas spécialement paradisiaque pour les bagnards m'a laissé une drôle d'impression ; j'ai acheté à la librairie de Cayenne deux ou trois ouvrages sur le bagne. Je savais qu'il y avait une belle histoire à raconter sur tous ces pauvres gars.

Votre style a bien évolué. Les couleurs apportent une profondeur au trait stylisé et épuré.

Avant *Paco*, j'ai fait de la BD animalière, des strips et des illustrations humoristiques presque toujours en couleurs directes, des couleurs bien vives. J'ai fait également quelques carnets de voyage en Inde, en Afrique, en Asie, au Canada au crayon de couleur... et c'est par ce biais que j'ai commencé à changer mon dessin pour avoir un trait crédible et en phase avec l'histoire écrite par Fabien Vehlmann. Mon dessin est très simple, mais devant ma table à dessin ce n'est pas si simple à faire. La couleur est indispensable à mon trait pour donner du relief, une profondeur comme vous dites.

© Vehlmann et Sagot / DARGAUD

© Vehlmann et Sagot / DARGAUD

À propos des couleurs, pourquoi un tel traitement aussi uniforme ?

Il m'a semblé évident de travailler les deux tomes de *Paco* dans les tons sépia (du gris tourterelle) au pinceau sur du papier aquarelle. Tout prenait vie pendant la mise en couleur, puis je rehaussais çà et là au crayon noir. Je me suis basé pour les tons sépia sur la couleur de très vieux magazines *Détective* des année 30 qui parlent des bagnes de Guyane. Des magazines tellement vieux qu'ils se désagrègent dès qu'on les manipule. Je les conserve précieusement. J'y ai mis autant de soin que si j'avais fait cette histoire en couleur. J'ai choisi cette monochromie pour mon plaisir et pour que le lecteur se concentre surtout sur la narration, sur la beauté des textes de cette histoire. Malgré tout pour moi, il y du bleu, du rouge, beaucoup de vert et toutes les couleurs qu'on veut bien voir.

Pour finir, avez-vous lu ou vu *Papillon* ?

J'ai lu et relu *Papillon*, j'ai vu et revu le film. J'adore le film, surtout qu'on peut y voir Dustin Hoffman et Steve McQueen, mais je préfère le roman écrit par Henri Charrière. Cette histoire est ma première approche littéraire sur les bagnards en Guyane, elle m'a bouleversé et fortement poussé à travailler sur le sujet. On a beaucoup critiqué Charrière, c'est vrai qu'il a enjolivé sa vie de bagnard, qu'il s'est accaparé d'anecdotes arrivées à ses compagnons d'infortune, c'était un talentueux mythomane. *Papillon* est un roman fascinant et addictif, c'est le destin terrible d'un petit souteneur qui doit être très malin pour survivre à Saint-Laurent-du Maroni et sur les îles. C'est un livre que j'achète régulièrement en vide-grenier pour l'offrir aux copains.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-PHILIPPE RENOUX

PACO LES MAINS ROUGES T.2
de Fabien Vehlmann et Éric Sagot, Dargaud, 80 p. coul., 15,99 €

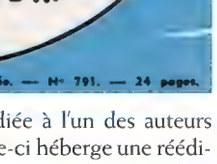
Mâtin, quel journal !

Durant près d'une décennie, André Franquin a égayé les couvertures du journal *Spirou* en mettant en scène le groom et ses compagnons à la manière de speakerines de luxe. Un travail méconnu, enfin mis en lumière à sa juste valeur.

SPIROU
11 Juin 1953.
LE JOURNAL EST ARRIVÉ ! VITE !... J'AI HÂTE DE SAVOIR SI BUCK DANNY ET SES AMIS ATTEINDRONT LE CANOT QUE L'AVION A PARACHUTÉ ...
Hebdomadaire Illustré. — 16e Année. — N° 791. — 24 pages.

© Franquin / DUPUIS

On ne répétera jamais assez combien, depuis quelques années, Dupuis bichonne son catalogue à travers d'indispensables intégrales enrichies d'introductions érudites de spécialistes, traitant avec la même déférence pépites (*Pauvre Lampil*, *Broussaille*) et grands classiques (la série canonique *Spirou et Fantasio*, *Buck Danny*). Au sein de cette collection baptisée « Dupuis Patrimoine », la collection parallèle « Franquin Patrimoine » commence sérieusement à s'étoffer. Dédiée à l'un des auteurs majeurs du siècle dernier, celle-ci héberge une réédition de l'indispensable monographie *Chronologie d'une œuvre*, un intéressant entretien-fleuve intitulé *Franquin et les fanzines*, ainsi que l'intégralité des couvertures des recueils du journal *Spirou* réalisées par l'intéressé.



À cet ouvrage somptueux vient aujourd'hui s'en ajouter un nouveau, attendu de pied ferme par les amoureux du maître : l'intégrale des bandeaux-titres du légendaire hebdomadaire. Une intégrale prévue en deux tomes puisque le premier couvre la période 1953-1960, alors que le dessinateur animera les couvertures jusqu'en 1964. Ainsi que le souligne l'avant-propos, ce travail, valorisé comme il se doit grâce à une présentation chronologique et des éléments de contextualisation au besoin, a permis à l'auteur d'exercer sans relâche sa créativité, et d'explorer des thèmes qui inspireront parfois son œuvre ultérieure. Sous son trait vif et espiègle, Spirou, Fantasio, Spip, le Marsupilami et même Gaston (qui, le 17 octobre 1957, ne se gêne pas pour remplacer le nom du journal par son patronyme !), introduisent ainsi les récits de la semaine, le retour d'une rubrique ou la célébration d'un événement. De quoi revisiter l'histoire de l'hebdomadaire sous un angle singulier.

GERSENDE BOLLUT

⇨ **LES BANDEAUX-TITRES DU JOURNAL SPIROU - 1953-1960**
par Franquin, Dupuis, 344 p. couleurs, 46 €

Corpus Monstrum, de Gary Gianni

Pendant les années 70-80, pléthore de récits horrifiques se mirent à hanter les magazines et les pockets de BD. Certains d'entre eux étaient signés par des artistes issus de la nouvelle génération d'auteurs américaine, décidée à faire plier la censure qui sévissait à cette époque. *Corpus Monstrum* de Gary Gianni est un hommage combiné à cette période passée, à Jeff Jones, Bernie Wrightson et à Guido Buzzelli. L'auteur, connu pour son interprétation audacieuse de *Batman* (1990), réalise ici des histoires dérangeantes peuplées de créatures grotesques et de non-sens. Une vision si singulière du fantastique mérite que l'on s'y attarde.

Mosquito, 124 p. n&b, 20 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Filmo Graphique, d'Edward Ross

Edward Ross est un érudit du cinéma, et c'est en gourmet qu'il nous fait partager ses réflexions sur le 7e art, articulées en grandes thématiques (le corps, le temps, l'architecture, le langage, l'idéologie...) qui visent à étudier le pouvoir sous-jacent des images animées et la fascination qu'elles exercent sur nous. Pas bégueule, il convoque blockbusters comme cinéma d'auteur, tout en citant Barthes et Baudrillard. Saluons la gageure consistant à résumer le complexe *Synecdoche* du génial Charlie Kaufman (ex scénariste de Jonze et Gondry) en... 10 cases ! Attention, les *spoilers* sont nombreux : comme c'est l'analyse qui prime ici, l'auteur s'appuie sur de nombreux exemples (plus de 300 films constituent son corpus d'études) pour étayer sa solide argumentation.

çà et là, 208 p. n&b, 22 €

JULIE BEE

Élégant en toutes occasions, d'Elisabeth Jammes, Etienne Pihouée

Disons-le tout de go : nous n'avons toujours pas expressément saisi à quel lectorat s'adressait cet ouvrage. Sans doute parce que nous n'appartenons pas à la gent masculine, mystérieuse entre toutes. Mais si nous émettons des réserves sur le fait qu'en 2017 les *dress codes* soient encore si stricts selon les occasions – se rendre à un entretien d'embauche, une soirée décontractée ou un événement chic –, voire figées dans le marbre selon les professions, nul doute que moult conseils vestimentaires seront précieux (assortiment des couleurs, choix des matières, taille de la moustache…). Les illustrations détaillées et les citations en ouverture de chapitre – émanant des Monty Python ou de Groucho Marx – confèrent à l'ensemble une dérision qui ne peut que nous séduire.

Eyrolles, 128 p. couleurs, 11,90 €

JULIE BEE

Le grand cahier

Son père ? Elle l'adore. Sa mère ? Aussi, malgré son côté rabat-joie. Son frère aîné ? Un garçon, donc sans intérêt (son petit frère reste une exception). Ses passions ? Ses amies, la lecture, Balavoine. Esther grandit, et on n'en perd pas une miette.

Moi, j'avoue, je savais pas trop qui c'était (pas intéressée par la politique, désolée) mais mon père était mais trop angoissé par lui, il en parlait tout le temps.
Et c'est vers 23 heures que Trump a pris nettement l'avantage sur Clinton et que sa victoire s'est avérée indiscutable
RHO putaiiiiin d'meeeerde!
Mais kest'en as à battre serieux

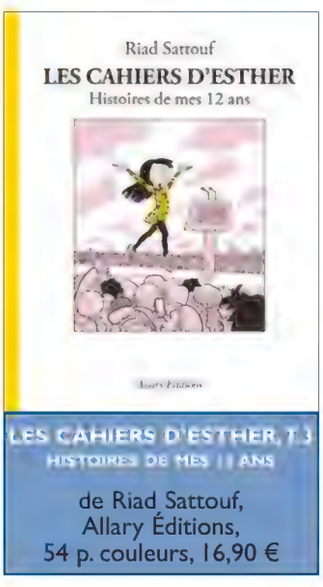
© Riad Sattouf / ALLARY ÉDITIONS

Riad Sattouf a-t-il été inspiré par *Boyhood*, l'excellent film de Richard Linklater sorti en 2014, cas unique dans l'histoire du cinéma puisque le réalisateur a suivi, 12 années durant, un garçon de l'âge de 7 ans à sa majorité ? Tout porte à le croire au vu des *Cahiers d'Esther*, succès éditorial qui promet de relater, à raison d'un album par an, le quotidien d'une jeune fille de ses 10 ans à sa majorité. Prépubliée chaque semaine dans *L'Obs* depuis fin 2014, cette chronique tendre et malicieuse que n'aurait pas reniée la Diane Kurys de *Diabolo Menthe* ou le Claude Miller de *L'Effrontée*, a vu sa publication en album commencer à l'orée de l'année 2016. Le troisième volume arrive donc déjà dans les linéaires, qui nous permet de retrouver Esther (la fille d'un ami de l'auteur, dont il souhaite à juste titre préserver l'anonymat) âgée de 12 ans. Plus vraiment une enfant, pas encore une ado, la jeune fille est dans cet entre-deux où l'insouciance le dispute aux premières désillusions.

Nous l'avions laissée, au terme du précédent tome, à son entrée en 6e l'éloignant doucement de ses meilleures amies (Eugénie à ses 10 ans, Cassandre l'année suivante), de sa passion pour *La Reine des neiges* et de sa haine viscérale envers son frère aîné Antoine, véritable racaille selon les termes de l'intéressé. On la retrouve toujours plus enjouée, à l'aise dans l'univers pourtant parfois impitoyable du collège (plusieurs planches évoquent la violence latente) et désireuse de mieux comprendre le monde. À l'instar des précédents albums, imprégnés d'une actualité souvent brutale (les attentats de 2015), celui-ci est en effet secoué par les bouleversements politiques de ces derniers mois (les élections de Trump et de Macron) vus à travers les yeux d'une fillette pétrie d'interrogations, qui sait juste que Marine Le Pen ne doit pas accéder au pouvoir sous peine de devoir déménager en Belgique comme le promet son père – qu'importe si Esther ignore où se trouve ce pays. Tour à tour grave et léger, l'album s'inscrit dans la droite ligne du récit en pointillés qui se construit au fil des années, entre douces rêveries (certains songes ne manquent pas de sel), plans sur la comète (entre une carrière dans l'édition ou la cuisine, son cœur balance), et réflexions sur le monde qui l'entoure. En attendant de découvrir l'ultime album en 2023, le portrait dressé est celui d'une jeune fille radieuse, équilibrée, narcissique et un brin cruelle. Une jeune fille de son temps.

GERSENDE BOLLUT

© Riad Sattouf / ALLARY ÉDITIONS



Joris Chamblain - Olivier Supiot
Lili Crochette
et monsieur mouche
1. Le Fléau du bord de l'eau
les éditions de la Gouttière

Déjà paru : T. 1, Le Fléau du bord de l'eau

Du 27 au 29 octobre 2017, retrouvez

les éditions de la Gouttière

à Saint-Malo, sur le festival

Quai des Bulles

(stand B19-C21), en compagnie de

Joris Chamblain, **Olivier Supiot** et plein d'autres auteurs !

À paraître, le 20 octobre : T. 2, La Nounou vaudou

Une **exposition** consacrée à l'héroïne se tiendra à la médiathèque La Grande Passerelle de Saint-Malo !

Ruby tête haute, de Cohne-Janca et Daniau

Malgré la fin de la ségrégation raciale, les Amériques blanche et noire des années 60 ne se mélangent pas. Pour forcer le destin à s'accomplir, la petite Ruby Bridges, 6 ans, va intégrer l'école blanche de son quartier, accompagnée chaque matin par des policiers blancs chargés de sa protection. Le symbole de cette petite fille, insultée par des hordes de conservateurs blancs, mais gardant la tête haute, restera gravé dans l'imaginaire populaire. Assombrie ces derniers temps par une vague brune, l'Amérique s'apprête pourtant comme tous les ans à commémorer l'histoire de Ruby le 14 novembre. Malheureusement, le racisme est comme la fraternité, il n'a pas de frontières. Voilà une bonne occasion, pour nous aussi de découvrir cet album haut en couleurs et en messages de bon sens et d'ouverture, très simple et accessible dès 8 ans.

Éd. des Éléphants, 40 p. couleurs, 15 €

HÉLÈNE BENEY

Mon premier livre batterie, de Sam Taplin

Génie du rythme et de la coordination, votre enfant veut devenir le nouveau Cerrone de la batterie ? Afin d'éviter d'en faire des caisses et de les remiser deux semaines plus tard dans le garage, voici le livre qu'il vous faut ! Comme toujours, les éditions Usborne réussissent à allier qualité, pédagogie et jeu (toujours à prix mini) dans ce grand ouvrage facile d'accès, qui peut se manipuler dès 3 ans. On y apprend les différences entre chaque partie de la batterie, de la charley à la caisse claire et, grâce à des rythmes et airs préenregistrés, l'enfant s'amuse autant qu'il apprend. De là à le transformer en Animal *(Muppet Show)*, il n'y a qu'un livre…

Usborne, 18 p. couleurs, 16,50 €

HB

Une incroyable aventure des Popumomos : La Cueillette magique, de Mato

Chaque fois qu'il le peut, cet enfant (garçon ou fille, on ne sait pas) enfile vite son petit costume en moumoute pour se faufiler en secret dans la forêt afin de rejoindre ses amis, le petit peuple caché des Popumomos. Ces créatures rondes et douces vivent des aventures magiques et enchanteresses (trois sont déjà disponibles), et offrent un univers poétique qui ravira petits et grands ! Non sans rappeler la douceur de *Totoro* et la poésie d'*Émilie* de Domitille de Pressensé, la créatrice japonaise Mato propose un monde ravissant et bienveillant dans lequel les enfants dès 4 ans plongeront avec bonheur. Le petit format à l'italienne et les dessins aérés accentuent la facilité de lecture, et il est certain que lors de votre prochaine balade en forêt, vous chercherez à chaque coin d'arbre un Popumomo.

P'tit Glénat, 32 p. couleurs, 9,99 €

HB

LA PEUR AUX TROUSSES (et au cartable)

Première bande dessinée sur le harcèlement scolaire, *Seule à la récré* donne aux plus jeunes la possibilité de voir « de l'intérieur » les mécanismes du harcèlement, dans la tête de la victime, de celle du harceleur, des témoins (adultes ou enfants). Une immersion vérité puisque pour Ana, c'est « du vécu ».

Emma aime l'école, pourtant Clarisse va lui faire vivre un enfer, la transformant en bouc émissaire pour toutes les filles de sa classe. Par des gags en une planche, cette BD déroule le fil de la manipulation, de l'installation de la peur, du silence et de la violence. Sans oublier une bonne dose d'humour pour faire digérer tout ça !

Malheureusement, Ana et son père Bloz n'ont pas eu à aller chercher l'inspiration très loin. Pendant deux ans, entre le CE1 et le CE2, Ana a été harcelée par une « Clarisse » manipulatrice avec les adultes comme les enfants. Ne cherchez pas un pourquoi, l'harceleur tape au hasard, souvent sur plus gentil et aimable que lui. Coups, insultes, brimades, mise à l'écart… On a du mal à réaliser que des enfants de cet âge puissent en arriver là, et c'est bien souvent le problème : la minimisation des adultes face à ce qu'ils prennent pour des jeux d'enfants.

Comme le personnage de sa BD, Ana a fini par en parler à ses parents qui l'ont soutenue, tandis que son école, elle, a préféré se voiler la face avec un *« y'a pas de ça chez nous »*… *« Je crois aussi que la directrice connaissait bien le pouvoir de nuisance de cette petite fille comme de ses parents, et ne souhaitait pas prendre le risque de représailles ! »*, nous confie amusée Ana.

DÉNI

Ana s'en est sortie en changeant d'école, et dix ans plus tard, elle nous propose avec Bloz ce livre pour solder une bonne fois cette histoire marquante.

© Ana et Bloz / BAMBOO

© Ana et Bloz / BAMBOO

« Je savais que je n'avais rien à me reprocher et que c'était elle qui avait un problème. N'empêche qu'à l'époque, dès l'instant où j'ai su que j'allais changer d'école, moi qui étais plutôt réservée, je me suis ouverte, comme libérée. Et je n'ai plus jamais eu de problème de harcèlement… »

Si le sujet du harcèlement scolaire est sorti des placards des écoles depuis quelques années, il est encore souvent minimisé ou tabou dans les établissements ou les familles, surtout s'il se passe en primaire. Pour preuve, quand au collège et au lycée Ana a souhaité parler de son expérience lors de la journée du harcèlement scolaire (le 5 novembre), on lui a gentiment dit de passer son tour… Inaction de l'Éducation nationale, déni des autres parents ou des enseignants, tout donne à réfléchir. *« Mon école savait puisque ma harceleuse me mettait tous les jours des mots d'insultes dans mon casier, ils les ont vus. D'autant que comme elle m'interdisait l'accès à la cour, je passais toutes mes récrés avec eux dans la salle des profs… Comment sérieusement penser qu'une enfant de 8 ans préfère vider les poubelles et servir le café à des adultes plutôt que d'aller jouer à l'élastique ?! »*

CAHIER PÉDAGOGIQUE

Pas du tout dans un esprit de revanche, la bande dessinée s'appuie sur des anecdotes réelles et les tourne en gags humoristiques afin de faire passer le message : il faut en parler car tout est dans l'éducation ! Préfacée par Mélissa Theuriau (co-réalisatrice du clip contre le harcèlement scolaire) et agrémentée d'un excellent cahier pédagogique de Noémya Grohan (ancienne victime et auteur de *De la rage dans mon cartable*), la BD mérite sa place dans tous les CDI. Jeune bachelière, Ana laisse tout ceci derrière elle avec philosophie et humour. Finis les bancs de l'école ? *« Pas vraiment : je commence des études de chinois et pourquoi pas… devenir prof ?!! »*

HÉLÈNE BENEY

Numéro vert « Non au harcèlement » : 3020
www.nonauharcelement.education.gouv.fr

SEULE À LA RECRE

d'Ana et Bloz,
Bamboo, 48 p. coul., 10,60 €

© 1934, King Features Syndicate, Inc. Great Britain rights reserved

KRAZY !!!

Après une édition aussi remarquable que nécessaire des planches du dimanche de *Krazy Kat*, Les Rêveurs s'attaquent maintenant aux strips quotidiens de ce chef-d'œuvre absolu de la bande dessinée mondiale. Patrimonial et essentiel.

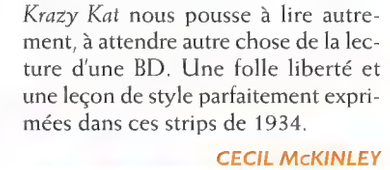
© 1934, King Features Syndicate, Inc. Great Britain rights reserved

On le sait, *Krazy Kat* a longtemps été peu ou mal édité en France, donc la récente publication des quatre volumes de ses *sunday pages* (1925-1944) par Les Rêveurs fut plus que salutaire. Aujourd'hui, cet éditeur nous réjouit à nouveau avec la parution de l'intégralité des strips quotidiens de 1934 dans un beau et épais album à l'italienne : espérons que ce n'est que le début et que d'autres années de production seront ensuite éditées, formant peu à peu une vraie et belle intégrale (un vieux rêve fou maintenant possible ?). Car ce jalon majeur de l'histoire des comics mérite absolument d'être (re)découvert et promu à sa juste valeur, *Krazy Kat* restant un véritable ovni de liberté créatrice, et non un vieux classique poussiéreux.

LA FOLIE AU QUOTIDIEN

En 1934, *Krazy Kat* en est aux deux tiers de son existence... son petit théâtre de l'absurde a donc eu le temps de s'affirmer, de s'explorer lui-même, et George Herriman n'en est plus à décliner seulement son postulat de « brique lancée sur Krazy par Ignatz emprisonné par Pupp » mais à explorer d'autres voies, d'autres sens, tout en faisant écho aux déviances de notre civilisation. Ainsi, babillages jazz et poésie dada répondent au décorum en constante mutation et aux fulgurances graphiques d'un style toujours plus débridé. Aujourd'hui encore, *Krazy Kat* nous pousse à lire autrement, à attendre autre chose de la lecture d'une BD. Une folle liberté et une leçon de style parfaitement exprimées dans ces strips de 1934.

CECIL McKINLEY



➪ **KRAZY KAT :**
LES QUOTIDIENNES 1934
de George Herriman,
Les Rêveurs, 336 p. n&b, 20 €

Civil War II, collectif

Quand un Inhumain est découvert avec des capacités de prescience, Captain Marvel ne tarde pas à mettre ses dons à profit. Mais quand un héros meurt pendant une intervention préventive, Tony Stark se mêle à la partie. Et il refuse que des pouvoirs aussi aléatoires de divination puissent guider l'action des héros. Pas de condamnation pour de possibles actes futurs. Une nouvelle fois, les héros entrent en conflit ouvert. Panini nous offre en compilation les cinq séries issues de l'événement Civil War II dans un seul livre. Pour saisir tous les enjeux de cette nouvelle opposition morale entre héros Marvel, même les plus inattendus, ce livre est un incontournable.

Panini Comics, 528 p. couleurs, 75 €

YANECK CHAREYRE

Judge Dredd : Les Affaires classées, T.2, de Wagner & co

Cette première vraie et belle édition intégrale en VF de la série originelle de *Judge Dredd* est une bénédiction pour les fans et un acte éditorial primordial quant à notre patrimoine moderne des comics... Ce deuxième tome y tient une place de choix, car il propose pour la première fois en France la version non censurée de *La Terre maudite*, une saga qui fut interdite de publication à cause de sa charge violente contre des multinationales devenues folles. Toujours d'actualité, donc, et complètement indispensable dans toute bibliothèque de comics !

Delirium, 224 p. n&b et couleurs, 34 €

CECIL McKINLEY

Daredevil, T.1, collectif

Avec près de 30 ans de carrière, Mark Waid n'est pas vraiment un nouveau scénariste. C'est un excellent professionnel, passionné de comics bien structurés. Ses histoires lumineuses sont agréables à lire, et quand il reprend l'écriture de *Daredevil*, il décide de tourner le dos aux périodes précédentes sombres et dépressives. Matt Murdock revient à son cabinet d'avocat et retrouve son ami Foggy Nelson, plaide de nombreuses affaires et commence une nouvelle idylle. Il y a évidemment des méchants (Klaw, l'Homme-Taupe et celui aux échasses, et d'autres), et l'on remarque les débuts sur la série de Chris Samnee qui deviendra ensuite son dessinateur régulier.

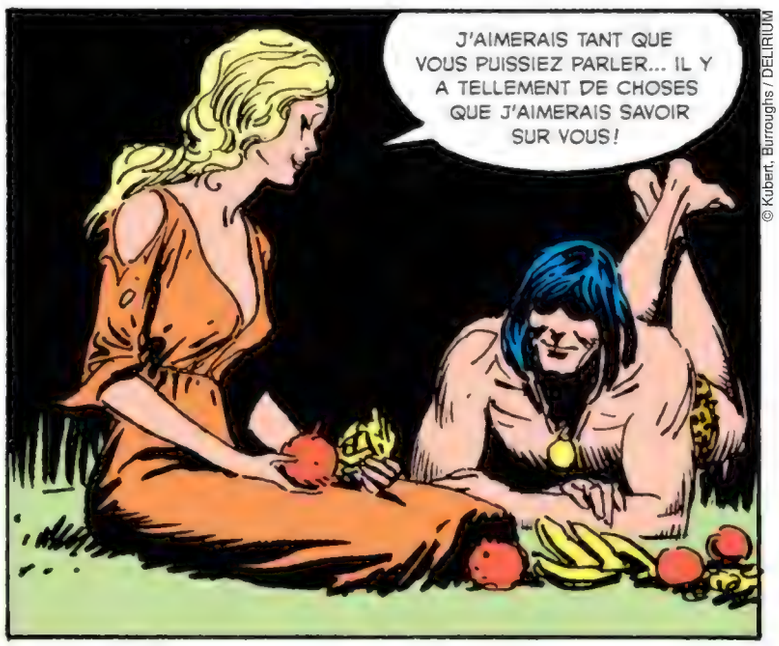
Panini Comics, 520 p. couleurs, 36 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

JOE KUBERT, SEIGNEUR DE LA JUNGLE

Un recueil des fascicules de *Tarzan of the Apes* dessinés par Joe Kubert, voilà la bonne idée de fin d'année des éditions Delirium. Un volume 1 qui s'ouvre avec l'adaptation du premier roman d'Edgar Rice Burroughs. Retour aux origines, avec délectation.

Des dizaines de dessinateurs se sont frottés à Tarzan en bande dessinée et parmi eux, Harold Foster – premier en date en 1929 et par ailleurs auteur de *Prince Valiant* – et Burne Hogarth sont ceux qui restent dans les mémoires. Après avoir lu le présent recueil, la cote de Joe Kubert (1926-2012) risque bien de remonter. Ce pilier de l'industrie des comics, spécialiste – entre autres – des récits de guerre, a été biberonné aux aventures de Tarzan dessinées par Foster. Lorsqu'en 1972 DC Comics lui propose de reprendre les récits de l'homme-singe, Kubert saute sur l'occasion, avec une idée en tête : donner envie aux lecteurs des fascicules *Tarzan of the Apes* de se replonger dans les romans originels d'Edgar Rice Burroughs. Pour cela, il commence par adapter le premier volume de la série, *Tarzan seigneur de la jungle* (1912), qui narre les 20 premières années du roi des singes. Dans l'utilisation des récitatifs, les postures hiératiques des personnages, et même un faux air de Prince Valiant chez Tarzan, on reconnaît l'influence de Foster dans le dessin de Kubert. Tout cela donne au récit un côté sombre et envoûtant qui rappelle *Tarzan the Ape Man*, le premier film avec Johnny Weismuller en 1932 et la fameuse scène de l'escalade de la Barrière du Mutia.



© Kubert, Burroughs / DELIRIUM

© Kubert, Burroughs / DELIRIUM

LE SURDOUÉ DE LA JUNGLE

L'intrigue des premiers épisodes met en valeur l'aspect rousseauiste du roman. « *Qui peut dire où se trouve la véritable civilisation…*, demande Tarzan, *dans la jungle… ou au-delà ? Où les hommes s'entretuent par cupidité et bassesse ?* » La pureté originelle de la jungle sauvage, encore largement terra incognita à l'époque de Burroughs, s'exprime en effet constamment. Et l'éducation que Tarzan reçoit au contact des singes vaut bien celle des hommes noirs ou blancs qu'il rencontre, basée sur l'avidité, le mensonge et la violence. Pour appuyer cette déconstruction de la supposée supériorité de la « civilisation », l'homme-singe dispose des vertus d'un super-héros : une force surhumaine acquise au contact des grands singes, une faculté à apprendre les langues humaines à une vitesse prodigieuse, une finesse psychologique remarquable. Si l'on ajoute à tout cela un certain érotisme latent, porté par des corps musclés, à demi nus, dotés d'une force sauvage, on obtient un recueil d'histoires courtes qui réconcilie avec Tarzan, trop souvent tombé dans le grand guignol. Joe Kubert a droit à un bravo posthume pour avoir su faire revivre avec un enthousiasme communicatif le seigneur de la jungle des origines.

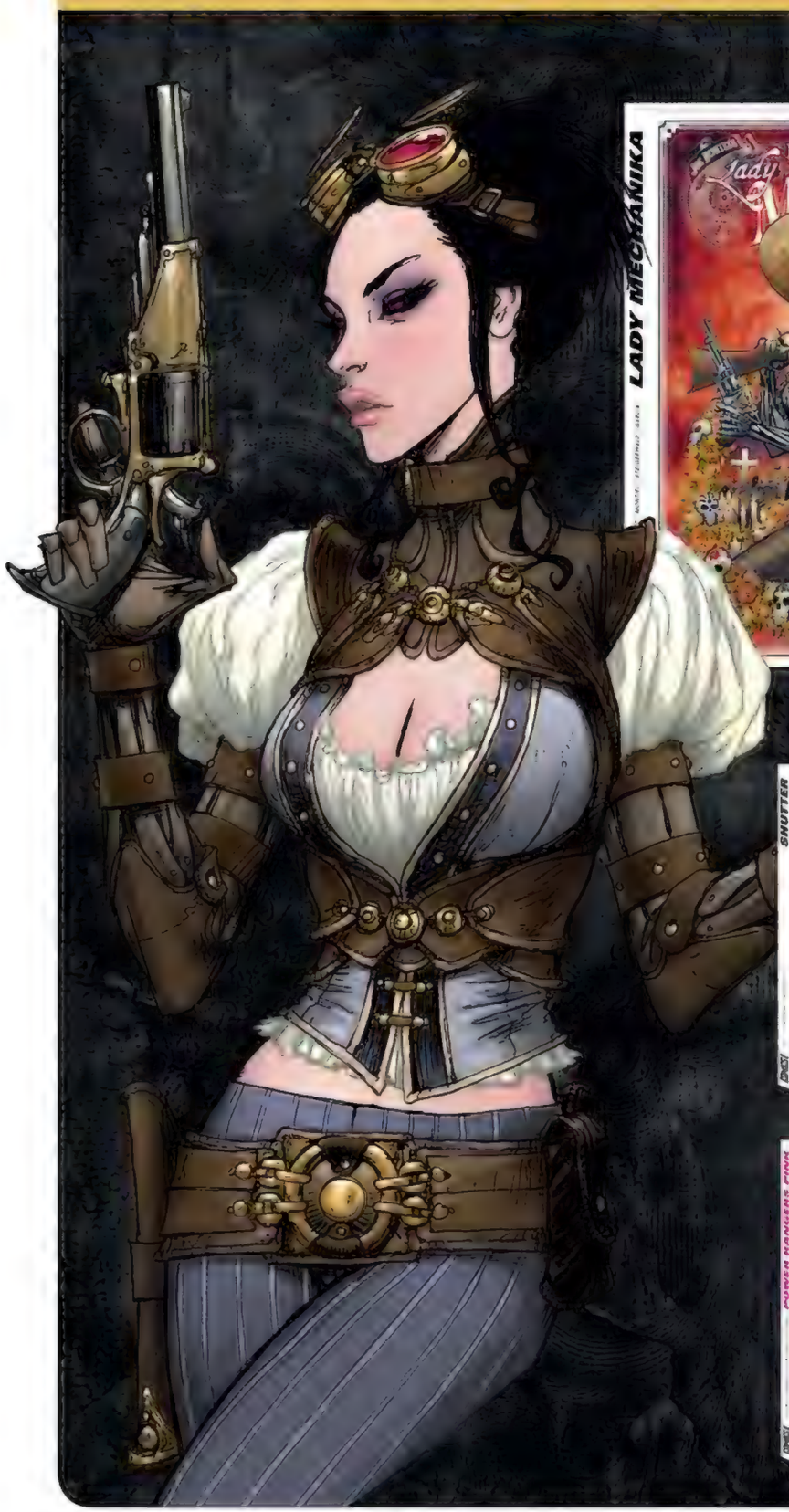
THIERRY LEMAIRE

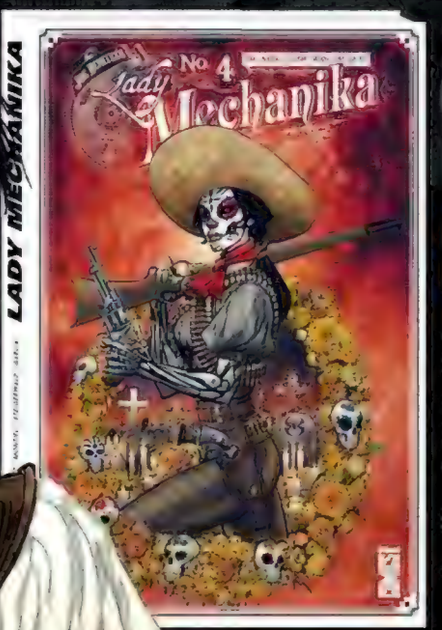
de Joe Kubert, d'après Edgar Rice Burroughs, Delirium, 296 p. coul., 35 €

Glénat COMICS

POWER TO THE GIRLS ! *

* Le pouvoir aux filles





LA NOUVELLE RÉFÉRENCE DU STEAMPUNK

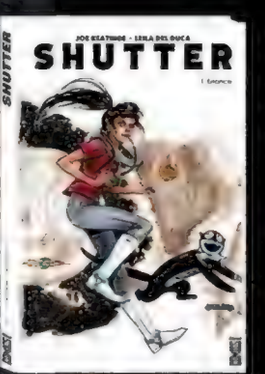
***« Une série menée à toute vapeur ! »* - Comic Box**

***« Un petit plaisir coupable, graphiquement très efficace »* - MDCU**

***« À ne pas manquer »* - Yozone**

Scénario & dessin : Joe BENITEZ

Tome 4 disponible



SHUTTER

LES SECRETS DE FAMILLE VOUS RATTRAPENT TOUJOURS

Une épopée urbaine et fantastique, pleine de mystères…

Scénario : Joe KEATINGE
Dessin : Leila DEL LUCA

Tome 1 Disponible
Tome 2 au 1er trimestre 2018

POWER RANGERS PINK

LE MONDE AURA TOUJOURS BESOIN D'ÊTRE SAUVÉ…

Un spin-off « revival » fort en adrénaline.

Scénario : Kelly THOMPSON / Brenden FLETCHER
Dessin : Daniele DI NUCUOLO

Récit complet en 1 tome

Toutes nos actus sur : www.facebook.com/Glenatcomics - @GlenatComics - www.glenatcomics.com

LADY MECHANIKA © 2015-2017 Joe Benitez. All rights reserved. **SHUTTER** © 2015-2017. Joe Keatinge and Leila Del Duca. All rights reserved. **MIGHTY MORPHIN POWER RANGERS PINK** © 2016-2017. SCG Power Rangers LLC. All rights reserved.

Private Eye, de Vaughan et Martin

Avec *Private Eye*, on retrouve le Vaughan qu'on aime, engagé, bienveillant mais incisif. Dans ce polar futuriste où Internet n'existe plus après avoir déversé tous nos contenus informatiques secrets à la face du monde, les gens vivent masqués afin de sauvegarder leur intimité. À travers l'enquête d'un paparazzi, Vaughan nous entraîne dans une réflexion sur notre rapport à notre vie privée ainsi que sur notre manière d'être face à autrui. Notons que le format à l'italienne de ce comic au départ numérique est redoutablement bien utilisé par Martin qui y fait des merveilles...

Urban Comics, 304 p. couleurs, 28 €

CECIL McKINLEY

Thor : L'Intégrale 1968, de Lee et Kirby

En 1968, Lee et Kirby œuvrent sur *Thor* depuis six ans déjà, mais l'énergie est toujours là, ces épisodes le démontrent avec évidence. On a quitté une phase un peu intimiste pour revenir aux grands récits héroïques inhérents à Asgard, avec ses combats épiques et ses vilains cosmiques, mettant en valeur Odin, Balder, Dame Sif, Loki ou Hela. Kirby y déploie aussi son goût pour le grotesque, notamment avec l'horrible Mangog. Et l'année se clôt en répondant à l'épineuse question : « Qui est vraiment Don Blake ? » Ta-daaaa... !

Panini Comics, 264 p. couleurs, 32 €

CMcK

Walking Dead Comics Compagnon, collectif

Cet ouvrage ravira celles et ceux qui veulent en savoir plus sur la fameuse série, ce « compagnon » la complétant par de très nombreux articles dédiés entre autres à la création des personnages et aux parcours de ceux-ci, aux « scènes coupées » et autres inédits, aux grands thèmes abordés... ou disséquant en détail des récits emblématiques, sans oublier des interviews des auteurs mais aussi de l'équipe artistique et éditoriale. Bref, un concentré d'infos et d'images dévoilant les coulisses de ce phénomène et approfondissant les principales facettes qui le constituent...

Delcourt, 176 p. couleurs, 15,95 €

CMcK

AINSI, TU CHOISIS D'IGNORER LA PAROLE DE THOR !
JE FERAIS PLUS QUE T'IGNORER, VIEUX !
JE VAIS TE MONTRER COMME TU ES DÉSARMÉ CONTRE MOI !

© & TM Marvel & Subs.

DES PLANCHES AVANT DE SE FAIRE UNE TOILE

Octobre voit la sortie au cinéma de la dernière production en date Marvel Studio, *Thor Ragnarok*. Pour la seconde fois après *Doctor Strange* en 2016, Panini Comics profite de l'occasion pour sortir de nombreux albums consacrés au Dieu du Tonnerre. Passage en revue de l'offre éditoriale.

Précision préalable, cet article est écrit avant la présentation du film, il n'est donc pas possible de s'appuyer sur son contenu réel pour en vérifier la conformité aux comics. Mais Marvel Studio a ses habitudes et un titre inspiré d'une saga de papier n'est pas une adaptation fidèle.

RAGNAROK, OU LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Petit point historique d'abord. Ragnarok, dans la mythologie nordique, c'est l'apocalypse des dieux, précédant la renaissance du monde. Dans les comic-books, ce point est exploité par Stan Lee presque quatre ans après ses débuts. Vous retrouvez cet épisode dans *Je suis Thor !*, l'anthologie qu'édite Panini pour l'occasion. En 1966, Lee et Kirby donnent toute l'ampleur de leur vision de l'événement. La nature cyclique et régénératrice du Ragnarok est d'ailleurs évoquée, permettant à Jack Kirby de livrer avec sa patte unique sa vision du monde futur idéal.

BON, ELLE VIENT CETTE APOCALYPSE ?

Mais il faut attendre 1978 pour que vienne enfin l'avènement du Ragnarok. C'est le scénariste Roy Thomas qui s'en charge. Dans Marvel Vintage *The Mighty Thor*, Panini vous permet de lire l'intégralité de la saga. Évidemment, comme il n'est pas envisageable alors de se priver de tout le casting de la série et de détruire l'univers entier, il faudra que Thomas trouve un moyen pour que cela advienne, sans conséquences durables.

Tous les auteurs n'ont pas eu à tergiverser. Certains ont pu écrire le moment et ses conséquences. Le 100% Marvel *Thor Ragnarok* conte cette histoire. Toutes les étapes décrites par Stan Lee sont respectées, avec un retournement final inattendu. *L'Icons Thor* par Dave Jurgens vous permet de voir ce qu'il est réellement advenu des dieux que Thor pensait perdus.

PLANET HULK

On ne peut pas passer sous silence la présence dans le film de Hulk, le colosse de jade. *Thor 3* se veut comme un *buddy movie* et s'inspire officiellement du cycle *Planet Hulk* écrit par Greg Pak, pour justifier la présence de Bruce Banner dans l'espace. Là encore, vous retrouvez en librairie pour l'occasion le Marvel Deluxe *Planet Hulk* qui vous permettra de rattraper votre retard si vous n'aviez pas encore lu cette aventure importante de l'histoire du géant vert.

D'autres titres consacrés à Thor sortent ce mois, en kiosque comme en librairie. Vous ne pourrez pas tout acheter, bien entendu, mais nous espérons qu'avec ce guide commenté, vous pourrez faire votre choix en toute connaissance de cause. Et n'oubliez pas de partager votre passion avec vos « collègues de bureau ».

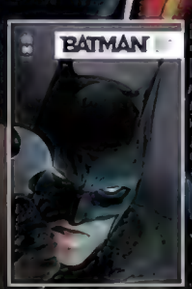
YANECK CHAREYRE

URBAN COMICS

DC

LE MEILLEUR DE LA JUSTICE LEAGUE

SUPERMAN REBIRTH TOME 1
PETER TOMASI
PATRICK GLEASON
DOUG MAHNKE



BATMAN REBIRTH TOME 1
TOM KING - IVAN REIS
DAVID FINCH - MIKEL JANIN
SCOTT SNYDER

WONDER WOMAN REBIRTH TOME 1
GREG RUCKA
NICOLA SCOTT

FLASH REBIRTH TOME 1
JOSHUA WILLIAMSON
CARMINE DI GIANDOMENICO

JUSTICE LEAGUE REBIRTH TOME 1
BRIAN HITCH
TONY DANIEL

JUSTICE LEAGUE ANTHOLOGIE
COLLECTIF

TOUT L'UNIVERS DE **JUSTICE LEAGUE** SUR WWW.URBAN-COMICS.COM

THE UNWRITTEN, un précis de non écriture

La publication de *The Unwritten* en français était attendue. Une fois le premier tome refermé, on ne peut que saluer la campagne de communication faite autour du titre et maudire les critiques américains. *The Unwritten*, de Mike Carey et Peter Gross, est effectivement un parfait exemple de « non écriture ».

© Carey et Gross / VERTIGO COMICS

Pour Tom Taylor, avoir été la principale source d'inspiration de son père est un fardeau. Les aventures imaginées par Wilson Taylor, vendues dans le monde entier, sont en effet celles d'un jeune prodige de la magie qui ne lui ressemble en rien. Les inconditionnels de la série – les plus extrêmes, parmi eux – lui prêtent les mêmes pouvoirs que son avatar, s'empressent de le questionner sur la suite de ses aventures ou sur les incohérences scénaristiques du dernier tome au cours des conventions auxquelles il est contraint de participer. Tom n'a pas le choix. Son père ne lui a laissé ni héritage, ni aucun autre moyen d'accéder à la fortune engrangée par les ventes de ses romans. Tom n'a pas le choix, parce qu'il n'a d'autre talent que celui de faire semblant d'être une fiction.

Son monde s'écroule le jour où l'on porte à sa connaissance des preuves contestant sa filiation, et même la réalité de son existence. Des événements plus tragiques viennent par la suite assombrir sa légende et le précipiter vers la déchéance. C'est au moment où la situation semble la plus désespérée que Tom réalise qu'il est au cœur d'un combat opposant le monde réel à celui de l'imaginaire. Un monde dans lequel toutes les fictions cohabitent.

REMPLIR...

En concoctant une intrigue où les personnages de papier finissent par devenir réels, Mike Carey tente de redonner du souffle à une thématique visitée mainte fois par la science-fiction et le fantastique. *The Unwritten* se situe en effet quelque part entre la saga de *Harry Potter* de J.K. Rowling et *L'Histoire sans fin* de Michael Ende, avec en plus un soupçon d'Alan Moore (*La Ligue des gentlemen extraordinaires*) et de Philip K. Dick (*Le Maître du haut château*). On peut reconnaître aussi, çà et là, l'influence de séries Marvel de la grande époque (*Tomb of Dracula, Hulk, Doctor Strange*) à travers certains personnages ou intrigues secondaires, relever des emprunts à l'univers de Lovecraft (*La Quête onirique de Kadath l'inconnue*) et à *Thorgal* (*L'Enfant des étoiles*). Si beaucoup d'idées, de thématiques ou d'icônes sont des allusions, des clins d'œil plus ou moins volontaires à des œuvres existantes, d'autres sont bel et bien le fruit de l'imagination de Mike Carey. Malheureusement, à force de rendre hommage à ses pères (ou pairs) ou de les piller, ce qui n'appartient qu'à la série se retrouve noyé dans la masse ou insuffisamment creusé ; le passage concernant Rudyard Kipling fait partie de ces réussites isolées qui font regretter la démesure et, aussi, paradoxalement, les facilités du scénario.

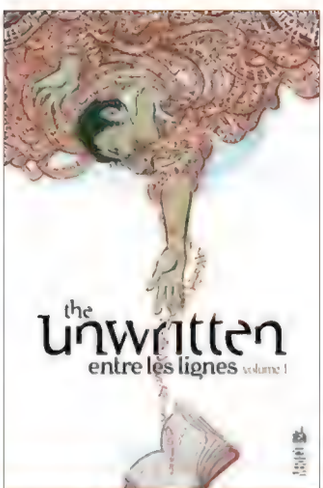
© Le Lombard

... PAR LE VIDE

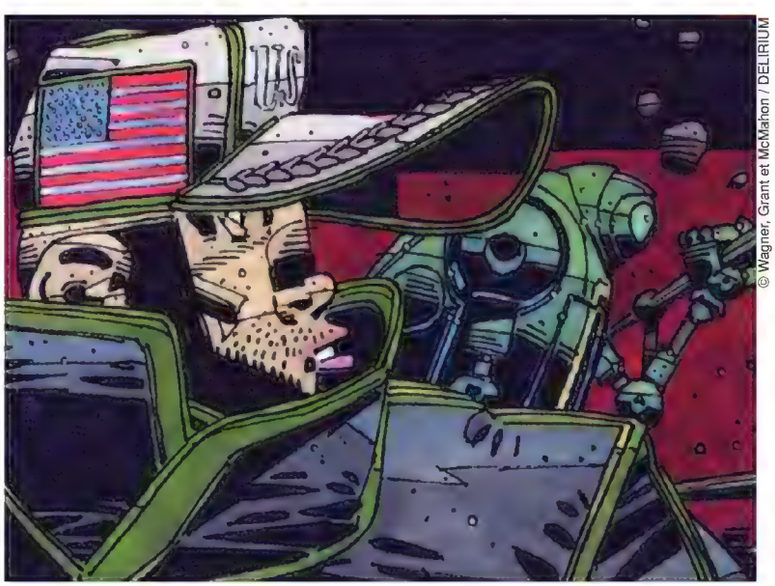
Toute cette profusion fait en effet office de cache-misère à un propos usé jusqu'à la corde. Tom Taylor ressemble effectivement à l'un de ces héros qui, au début de leur aventure refusent de croire en leur destinée, et qui finalement l'acceptent. Sorti de ce trait de caractère éculé, Tom n'a rien de véritablement authentique et s'avère bel et bien la coquille vide qu'il est accusé d'être par ses détracteurs. L'absence de style, ou son manque d'homogénéité, la débauche de circonvolutions, la faiblesse des ambiances entretenue par un dessin le plus souvent insipide, interdisent au récit de décoller vers les hautes sphères.

The Unwritten fait donc passer le temps en noyant le poisson dans un océan de péripéties, de rebondissements incessants et de collages foutraques. Aux lecteurs de trouver une pertinence au milieu de toute cette vacuité qui est habituellement la marque des scénaristes débutants ou en manque de reconnaissance. S'il faut absolument terminer sur une note moins sévère, reconnaissons à l'histoire sa générosité, son ambition et son évolution vers le mieux, même si l'indigestion ne guérit jamais totalement.

KAMIL PLEJWALTZSKY



de Mike Carey et Peter Gross, Urban Comics, 328 p. couleurs, 28 €



© Wagner, Grant et McMahon / DELIRIUM

PARADIS AMÉRICAIN

Les éditions Delirium traduisent et sauvent de l'oubli *Last American*, une mini-série post-apocalyptique au pessimisme radical et à l'humour grinçant.

Ulysses Pilgrim a été cryogénisé dans un bunker pour survivre à la Troisième Guerre mondiale. Ainsi le dernier homme sur la Terre sera un soldat américain disgracié à qui le président des États-Unis, autant dire Dieu, a offert une seconde chance. Sa renaissance 20 ans après la destruction de l'humanité est accouchée par trois robots dévoués, A, B et C, ou « Able, Baker et Charlie » pour inspirer davantage d'empathie. Charlie témoigne d'ailleurs un fort intérêt pour les productions télévisuelles humaines que des archives lui ont permis d'explorer à satiété pendant le sommeil de son protégé.

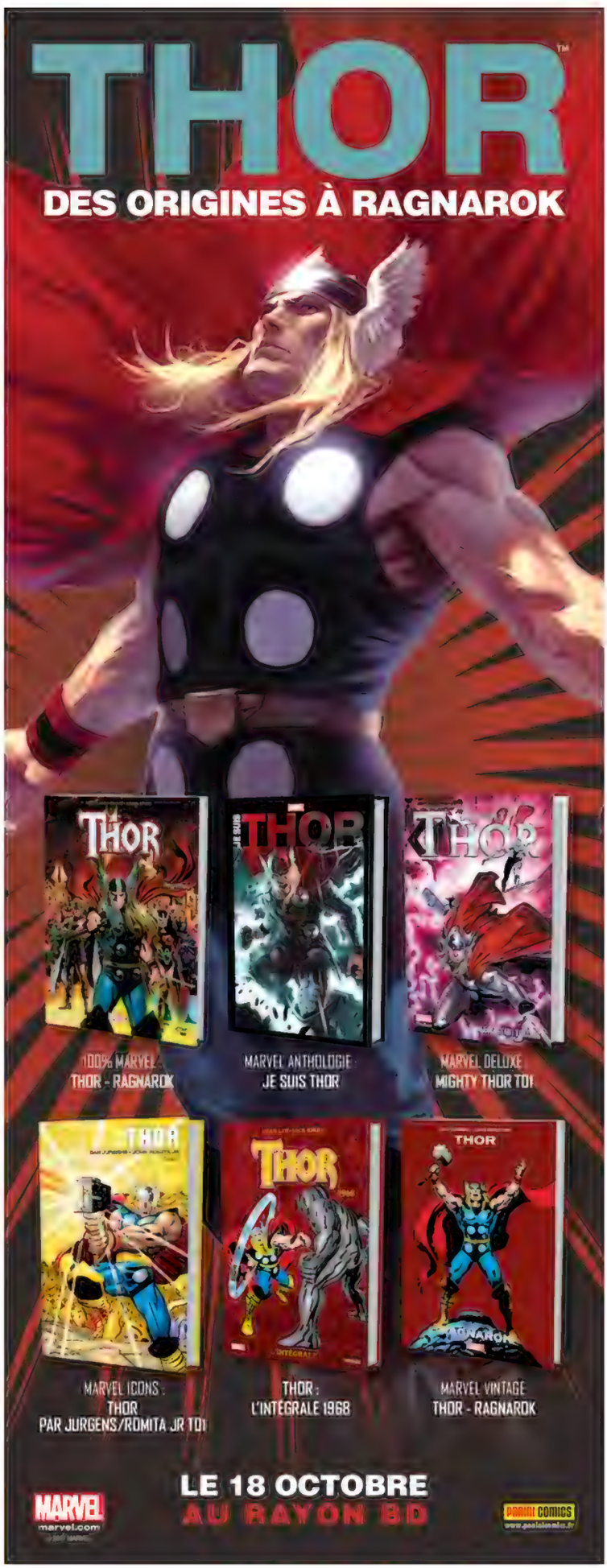
SURVIVANT CHERCHE ADVERSAIRE

L'exploration de la surface s'avèrera aussi déprimante que périlleuse et notre soldat ne montrera pas le sang-froid qu'on était en droit d'attendre du dernier porte-étendard de la bannière étoilée. Rapidement son esprit vacille alors qu'hallucinations et fantômes du passé se mettent à danser devant ses yeux. Dans la dévastation et face à la solitude, le protagoniste cherche des semblables, des traces de vie. Il en vient à espérer une adversité, quelque chose de vivant à détruire, à combattre.

Variation sans concessions sur le thème du dernier survivant, initialement publiée aux États-Unis entre 1990 et 1991, *Last American* est une satire féroce de l'Amérique conquérante vue depuis une Europe coincée entre deux blocs menaçants. Face à l'optimisme et à la confiance déplacés des partisans de Ronald Reagan (un ancien acteur devenu président des États-Unis pour deux mandats, doit-on préciser aux plus jeunes) les Britanniques John Wagner (*Judge Dredd*) et Alan Grant opposent un rire ironique et désespéré qu'incarne parfaitement la folie qui gagne le protagoniste. Au dessin, Mick McMahon s'appuie sur un découpage rigoureux et une grammaire visuelle très affirmée qui géométrise les formes. Son trait rapproche ainsi l'organique du minéral au sein duquel il retournera sous forme de poussière.

VLADIMIR LECOINTRE

LAST AMERICAN
de John Wagner, Alan Grant et Mick McMahon, Delirium, 136 p. coul., 24 €



La mort derrière les barreaux

Quand John Arcudi alourdit le polar carcéral, ça donne un récit à la fois humain et noir qui évite la surenchère tout en nous tenant en haleine. Une protagoniste attachante, un ton juste, un rythme nerveux mais consistant, et quelques questionnements...

Dead Inside™ & © 2017 John Arcudi & Toni Fejzula. Tous droits réservés. © Editions Delcourt pour la version française.

Un bon polar, ça fait toujours du bien. Et Arcudi n'en a pas oublié les fondamentaux : l'important n'est pas le sensationnalisme du crime ou l'ingéniosité de l'enquête, mais bien la description de destinées de personnages confrontés au basculement dans la violence – que ce soit du côté du flic ou du meurtrier. Alors certes, la fin de *Dead Inside* peut sembler classique, mais l'intérêt n'est pas dans l'aboutissement du récit : il réside plutôt dans le parcours de l'héroïne, l'inspectrice Linda Caruso, dont la psychologie met à jour toutes les difficultés et les contradictions qu'il y a à être « quelqu'un de bien » (et donc par conséquent à être un bon flic) et d'être cohérent dans sa vie...

INSIDE / OUTSIDE

Arcudi a trouvé un bel équilibre entre l'intérêt de l'enquête (et son contexte carcéral étouffant où apparaissent des personnages impressionnants) et le portrait qu'il dresse de l'enquêtrice, une femme blessée et quelque peu déprimée qui va tout de même essayer de se sortir de ce panier de crabes et d'imposer ses convictions. Quant aux personnages qui gravitent autour de Caruso, ils sont tout aussi crédibles et bien campés, et l'ensemble sonne juste, dans l'ambiance comme dans le factuel. Le style de Toni Fejzula donne vie au récit sans en faire trop, tendant à un certain réalisme. Au final, *Dead Inside* propose une remise en perspective de l'archétype du flic sans en détériorer les codes, et force est d'admettre que c'est assez chouette... !

CECIL McKINLEY

⇨ **DEAD INSIDE**
de John Arcudi et Toni Fejzula,
Delcourt, 128 p. couleurs, 16,50 €

© Millar et Capullo / IMAGE COMICS

Reborn : intense et frustrant

Mark Millar produit beaucoup ces dernières années, il a la baraka. Les plus grands dessinateurs du moment travaillent avec lui. Dernier exemple avec *Reborn*, dessiné par Greg Capullo. Une œuvre qui tient par son concept, mais qu'on aurait aimé voir durer plus longtemps.

QUAND C'EST FINI, ÇA N'EST JAMAIS FINI

Bonnie est morte après une vie menée avec bonté et bienveillance. Mais il lui reste un combat à mener dans l'au-delà, un monde qui voit Bien et Mal s'affronter dans une longue guerre. Bonnie est celle que tous attendaient. Celle qui détruira Lord Golgotha, le terrible seigneur du monde obscur et mettra fin au conflit.
Mark Millar fait donc ce qu'il sait faire de mieux. Créer un concept extrêmement prenant et le traiter en quelques épisodes de sorte à créer une mini-série événement.

C'est extrêmement frustrant car extrêmement plaisant à lire. Il crée un au-delà qui n'a rien à voir avec ce que les religions professent, crée une héroïne positive, attachante, sensible et pourtant conquérante. Il instaure des enjeux personnels très forts pour ses personnages. Mais il évacue le tout en 176 pages, ne laissant monter aucune tension narrative. Et malgré tout, on est pris par l'histoire, c'est vous dire s'il avait la matière pour nourrir une série au long cours. Les antagonistes tombent comme des mouches, alors qu'au regard de leurs liens avec Bonnie, on aimerait qu'il se passe beaucoup plus de choses. Rien n'est développé. La trame avance au rythme d'un blockbuster, on n'est pas surpris. Mais on a passé un bon moment.

Ce monde est aussi particulièrement bien mis en images par Greg Capullo. Panini nous propose des croquis de production qui montrent bien l'intensité de son travail. Chaque planche vient conforter le caractère épique du scénario. C'est un monde qui prend vie littéralement sous nos yeux, crédible et immersif.

Reborn est donc une lecture déroutante. À la fois entraînante et frustrante. On aimerait que Millar nous épargne la seconde émotion, à l'avenir. Il n'est pas honteux de proposer des séries qui prennent le temps. Le feuilleton, c'est aussi l'essence du comic-book.

YANECK CHAREYRE

⇨ **REBORN**
de Mark Millar et Greg Capullo,
Panini Comics, 176 p. couleurs, 18 €

LES HÉROS MARVEL FONT PEAU NEUVE !

MARVEL NOW! :
ALL-NEW LES GARDIENS
DE LA GALAXIE T01

MARVEL NOW! :
ALL-NEW THOR T01

MARVEL NOW! :
ALL-NEW UNCANNY AVENGERS T01

MARVEL NOW! :
SPIDER-MAN/DEADPOOL T01

MARVEL
marvel.com
© 2017 MARVEL

DISPONIBLES AU RAYON BD

PANINI COMICS
www.paninicomics.fr

RANMA : un retour aux sources

Garçon ou fille, Ranma est balaise en arts martiaux, dans un univers où tout est susceptible d'être considéré comme un art martial, y compris le patin à glace ou la préparation des sushis. Ce *shônen* comique et incontournable de Rumiko Takahashi fait l'objet d'une réédition soignée : enfin !

RANMA 1/2 © 2013 Rumiko TAKAHASHI / SHOGAKUKAN

Soun Tendo, chef du dojo Tendo, est pris d'une vive émotion en lisant son courrier. Il vient de recevoir une carte de son vieux copain Genma Saotome, qui lui annonce son arrivée imminente avec son fils Ranma. Père de trois filles lui-même, Tendo a prévu d'en marier une avec Ranma, promis à devenir son successeur à la tête du dojo. Mais ce qui débarque avec fracas, c'est un panda en plein combat avec une jeune fille qui déclare être Ranma Saotome et sympathise bientôt avec Akane, la plus jeune des trois filles Tendo. Envoyée prendre un bain, Ranma se transforme en garçon, à la grande surprise d'Akane qui ne s'attendait pas à croiser un homme nu dans sa salle de bain ! L'explication arrivera très vite. Depuis leur visite au Zhou Quand Xiang, terrain d'entraînement légendaire aux 109 sources maudites, Ranma et son père ne sont plus les mêmes. Ranma est tombé dans la « *source maudite de la jeune fille* », et depuis, chaque fois qu'il se mouille avec de l'eau froide, il se transforme en fille. Mais il redevient garçon si on le trempe dans l'eau chaude. Saotome père, lui, est tombé dans la « *source maudite du panda* ». Il devient donc un panda au contact de l'eau froide, et retrouve son identité avec de l'eau chaude. Ces transformations, qui seront tout au long de la série complétées par celles d'autres personnages, alimentent les innombrables gags et quiproquos d'un des mangas les plus déjantés et comiques qui soient, un ultra-classique et même une œuvre culte : *Ranma 1/2*, de Rumiko Takahashi.

ORIGINAL PERFECT

Initialement publiés de 1994 à 2002, les 38 tomes de *Ranma 1/2* souffraient de couvertures à l'esthétique *so 90'ies* un peu passée, la mode des dégradés informatiques mêlant deux couleurs opposées s'étant quelque peu dissipée au point de frôler la ringardise. Il était temps d'agir pour partir à la conquête d'un nouveau lectorat, et Glénat en a profité pour sortir le grand jeu : nouvelles couvertures, mais également nouvelle traduction, maintien des pages couleurs de l'édition japonaise, respect du sens de lecture japonais, onomatopées japonaises sous-titrées, volumes doubles à prix maîtrisé et même une (rare, mais hélas courte !) interview de l'auteur… Assez modestement, Glénat a nommé « édition originale » une version entièrement revue et corrigée qui a tout (sauf peut-être le format) d'une édition « Perfect ». Les fans seront tentés de renouveler leur collection, et les nouveaux lecteurs devraient sans peine se laisser séduire par ce titre hilarant et incontournable, l'un des chefs-d'œuvre de la légendaire Rumiko Takahashi, la reine du manga[1].

NON MAIS À L'EAU, QUOI !

Ranma 1/2 est caractérisé par un style graphique très épuré qui privilégie la lisibilité, ainsi que par son humour débridé. L'auteur a su créer et mettre en mouvement une galerie de personnages tous plus perchés les uns que les autres, qui forment non pas des triangles, mais des polygones amoureux aussi inextricables que comiques, le tout pimenté par d'autres trouvailles absurdes. Ainsi, Kuno, bête comme ses pieds, ne fera jamais le rapprochement entre Ranma-fille dont il est amoureux, et Ranma-garçon qu'il considère comme son rival. Ou Ryoga, presque l'égal de Ranma dans les combats, mais qui est handicapé par son absence totale et ridicule de sens de l'orientation. S'ajoute encore aux talents de la dessinatrice un sens remarquable de l'ellipse. Il ne manquait à *Ranma 1/2* qu'une édition qui soit jolie, et c'est désormais le cas ; il n'y a donc plus aucune raison de se priver de ce chef-d'œuvre !

JÉRÔME BRIOT

[1] Takahashi est également l'auteur d'*Urusei Yatsura (Lamu)*, de *Maison Ikkoku* et d'*Inu-Yasha*.

RANMA 1/2 © 2013 Rumiko TAKAHASHI / SHOGAKUKAN

RANMA 1/2, ED. ORIGINALE T. 1

de Rumiko Takahashi, Glénat, 354 p. n&b, 10,75 €

Imperméable à l'amour ?

Shôjo suffisamment déroutant pour être classé dans la collection « Big Kana », _Après la pluie_ de Jun Mayuzuki soulève avec délicatesse le sujet socialement gênant de l'amour intergénérationnel.

Akira est une jeune fille plutôt réservée. À l'aube de sa puberté et considérée par ses pairs comme l'archétype de la beauté froide, elle fond pourtant pour un étrange prétendant. L'objet de son désir ? Un gérant de restaurant de 45 ans, maladroit, effacé et sans attraits immédiats. Outre sa propension à se fondre en excuses face à toute contrariété professionnelle et son absence flagrante d'ambition, son seul signe distinctif réside dans un début étrange de calvitie, localisé en un point chauve très précis. Bien que personne ne puisse cerner les qualités humaines de cette fade photocopie d'être vivant, Akira ne peut empêcher son cœur de battre.

ÉCLAIRCIE PROBABLE EN FIN DE JOURNÉE SUR LES CÔTES DU COTENTIN

Après la pluie tient beaucoup à la curiosité que vous éprouverez à la lecture de son pitch. Le moteur du récit se résume bel et bien dans cette simple question : « Comment peut diable se résoudre une telle attirance ? » L'auteur y amorce une réponse douce et fascinante en renversant régulièrement les points de vue tout en travaillant une mise en scène qui évite les clichés éculés. La belle est courtisée, on pourrait penser qu'elle se perdrait en atermoiements. Il n'en est rien et elle s'avère plus déterminée que jamais. La situation évolue vite et ce ne sont pas tant les affres de l'indécision amoureuse de la jeunesse que nous allons suivre mais celles d'un quadra surpris et bousculé dans sa lassitude. L'auteur oppose rationalité fataliste et passion brouillonne dans un découpage de micro mouvements très séquencés, contrebalancé par des plans plus vastes accompagnant contemplation et perplexité. Jun Mayuzuki aime les itérations visuelles et les moments d'absolu générés par de grandes cases d'instantanés cristallisés. Mais la situation est destinée à être bouleversée. Espérons qu'elle évoluera pour le mieux pour nos deux tourtereaux qui ne nous inspirent pour l'instant que tendresse et attachement.

ALEX MÉTAIS

➪ **APRÈS LA PLUIE, T.3**
de Jun Mayuzuki, Kana, 160 p. n&b, 7,45 €

KOI WA AMEAGARI NO YONI ©2015 Jun MAYUZUKI/SHOGAKUKAN

La toile de la révolution

417 pages pour se plonger dans un futur totalitaire, dérangeant, c'est la proposition faite avec cette histoire publiée au début des années 2000, signée Mario Temura. Quand l'oppression et le malaise sont autant graphiques que scénaristiques, on sait que l'on est face à une grande œuvre.

Deux cents ans dans le futur. L'Extrême-Orient a connu 50 années de guerre nucléaire et les survivants habitent de gigantesques villes. L'armée maintient l'ordre et il n'est plus question de démocratie. Un petit groupe de jeunes va tenter de se rebeller pour fuir leur centre d'internement. Un acte qui va entraîner toute la chute du système.

SHAKAIFUTEKIGOUSHA NO ANA © Mario Tamura 2001, 2002. All rights reserved.

SEXE ET DÉSESPOIR A TOUS LES ÉTAGES

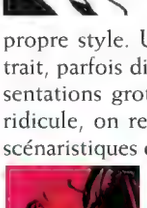
Mario Temura livre avec *Les Enfants de l'araignée* une œuvre extrêmement percutante. Prépublié dans un magazine érotique, ce one-shot se permet de s'adresser aux adultes, dans le dessin comme dans le propos. Inceste et prostitution rythment les pérégrinations des personnages. Le tout, appuyé par des scènes qui ne craignent pas de montrer poils ou organes féminins.

Pourtant, ce n'est pas cette dimension qui ressort le plus, mais le caractère désespéré du monde et de ses personnages. La relation incestueuse entre Cherry et son frère tient de cela. D'une fuite éperdue en avant, destructrice, coupée de tout cadre moral. Les plans secrets du gouvernement, qui sont révélés par Sorado, tiennent aussi de cela. D'une civilisation ogresque qui dévore ses enfants à la manière d'un Titan grec. L'araignée ayant tout du symbole titanesque.

UN DESSIN GROTESQUE ET TRANCHANT

Avec Mario Temura, ne vous attendez pas à retrouver un clone de dessinateur. L'artiste développe son propre style. Un mélange de finesse extrême du trait, parfois difficile à interpréter, avec des représentations grotesques de personnages. Acerbe et ridicule, on retrouve parfaitement les intentions scénaristiques de l'auteur.

SHAKAIFUTEKIGOUSHA NO ANA © Mario Tamura 2001, 2002. All rights reserved.



Dessins et scénario conjugués créent une parfaite immersion dans un futur pas si irréaliste que ça dans le fond. Ce qui accentue le malaise voulu par l'auteur et donc la qualité de son œuvre.

YANECK CHAREYRE

➪ **LES ENFANTS DE L'ARAIGNÉE**
de Mario Temura, Casterman, 417 p. n&b, 27 €

Une collection PAS COMME LES AUTRES

Publié à la fois en grand format dans la collection Pika graphic et en petit format plus classique, l'enquête endiablée de *Museum, killing in the rain*, par Ryosuke Tomoe se conclut déjà. Le lecteur y trouvera-t-il son compte ? Oui.

Mieux vaut éviter de sortir sous la pluie ces temps-ci. Primo, vous n'avez pas vos bottes et vous risquez de glisser, secundo un tueur en série porteur d'un énigmatique masque de grenouille pourrait vous transformer en amas sanguinolent sibyllin. Sacré casse-tête pour la police japonaise qui retrouve régulièrement des corps mutilés avec une cruauté somme toute très inventive. Les autorités sont aux abois mais le *modus operandi* de l'assassin leur échappe totalement. Il fait pourtant preuve de gentillesse en leur laissant systématiquement un petit mot. Nishino et Sawamura, les deux enquêteurs sur le coup, devront se contenter de ces maigres indices pour mettre fin à la boucherie.

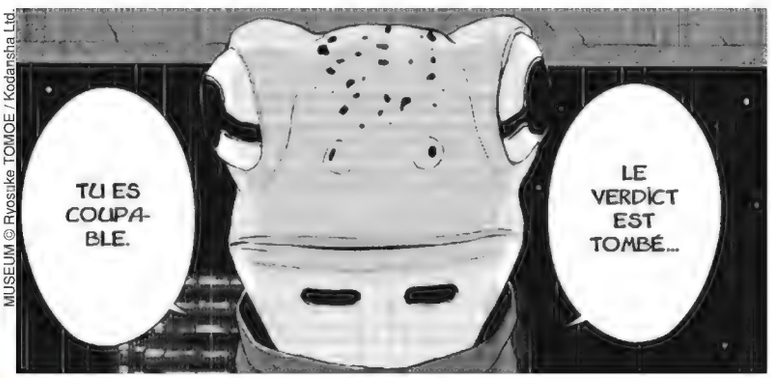
IL PLEUT IL MOUILLE…

Museum reprend jouissivement la recette de *Seven*, le long métrage de David Fincher sorti en 1996. Un tueur insaisissable et mystérieux, des meurtres porteurs de sens (du moins dans la tête du criminel) et une mise en scène du châtiment qui fait tout le sel de ce thriller rapide et efficace. Bouclé en trois tomes, ce récit ne se limite pas à ce schéma d'exhumation morbide qu'il met en place uniquement pour le dévier. Si les meurtres sont en effet un point de départ marquant, ils laissent ensuite place à la déchéance d'un flic trop impliqué pour tourner enfin vers une torture psychologique diabolique et, avouons-le, très plaisante. L'esprit définitivement mal tourné du meurtrier est un moteur d'apothéoses diverses distillées tout au long de l'intrigue. À l'inverse, l'auteur enrobe la psyché simpliste de son personnage principal d'une patine érosive à effet accéléré. Le chevalier blanc s'effondre à vitesse grand V. S'écartant du sacro-saint « droit chemin », il représentera pour l'occasion toute la précarité humaine, abandonnant l'idéal de justice pour s'engouffrer à corps perdu dans celui de la vengeance.

I'M KILLING IN THE RAIN, JUST KILLING IN THE RAIN

Ryosuke Tomoe a très bien digéré les ficelles du thriller et mélange ses influences en étapes délibérément distinctes, un tome amenant invariablement un éclairage différent. Le choix d'un graphisme clair, presque lumineux, lisse mais précis, qui destine le crasseux et le glauque visuel aux événements réellement impactants, ajoute au malaise final. L'environnement immédiat de Sawamura est propice à déliquescence, annonciateur de sa descente aux enfers. Sa vision du monde s'altère, dans une tourmente psychologique qui lui reste propre, cachée au lecteur, sans autre effet stylistique que son laisser-aller physique. L'auteur trifouille dans les tréfonds et utilise la mort comme une excuse, cherchant à travailler la fragilité. L'enquêteur, parangon idéalisé du Bien est rabaissé au rang d'homme du commun, puis à l'état de bête instinctive. Il lui faudra surmonter cet état pour finalement triompher, si triomphe il y a. De la bureaucratie à la vendetta intime, le point de vue se rétrécit à mesure que la capacité de réflexion de Sawamura s'étiole. Tout le propos de cette série sera alors de découvrir si l'Homme peut dépasser sa condition de bête, état toujours latent, camouflé, étouffé par le substrat social.

MUSEUM © Ryosuke TOMOE / Kodansha Ltd.



MUSEUM © Ryosuke TOMOE / Kodansha Ltd.

PAS D'ÉCLAIRCIE À PRÉVOIR

On retrouve dans ce récit tous les éléments du tueur d'exception, dont le portrait rappelle allègrement les plus sombres fantasmes meurtriers dépeints dans une foultitude de séries américaines. Si la révélation de l'identité de l'assassin est une péripétie attendue qui ne peut fatalement se résoudre sans l'intervention des personnages principaux, libre au lecteur d'envisager les motivations et spécificités du meurtrier en cours de route. D'ailleurs, il est conseillé au dit lecteur de garder un œil ouvert et un esprit alerte. Qui sait ce que lui réserve le récit. Un peu de curiosité sera quoi qu'il en soit bien récompensée.

ALEX MÉTAIS

MUSEUM, T. 3

de Ryôsuke Tomoe,
Pika, 240 p. n&b, 8,05 €

DOUCEUR FANTASTIQUE

Flying Witch © Chihiro Ishizuka / Kodansha Ltd.

Avec l'essoufflement du marché du manga en France et les licences des blockbusters de plus en plus compliquées à acquérir, les éditeurs français se tournent aujourd'hui vers des genres plus variés, pour le plus grand bonheur des lecteurs. C'est donc vers le style « tranche de vie » que nobi nobi! s'est tourné avec *Flying Witch*, dont le volume 4 est sorti le 4 octobre.

À l'âge de 15 ans, les sorcières sont considérées comme majeures et doivent donc quitter le foyer familial pour parfaire leur apprentissage et découvrir le monde. Makoto n'échappe pas à cette règle. Cependant, comme elle fait encore parfois preuve d'immaturité, ses parents ont choisi de l'envoyer chez ses cousins, Kei et Chinatsu. Elle arrive donc à Aomori, dans la région du Tohoku, au nord-est du Japon, en fin d'hiver. Car *Flying Witch* ne prend pas place dans un univers de *fantasy*, mais bien dans « notre » monde.

Dans cette région où la nature est encore largement préservée, Makoto va développer ses compétences en botanique, sorts d'apparition et archéologie magique, tout en allant au lycée du coin et en faisant des trucs de jeune femme standard, comme sortir se balader avec ses amis, aller au café ou apprendre à cuisiner. Car si le fantastique est omniprésent – ne serait-ce que parce que Makoto est une sorcière – *Flying Witch* reste un manga « tranche de vie ». Les protagonistes font donc face à des situations relativement ordinaires.

LA MAGIE AU QUOTIDIEN

Il s'agit du tout premier manga de Chihiro Ishizuka. Et c'est une réussite : l'auteur parvient à équilibrer quotidien banal et sorcellerie de manière cohérente. Plus que le récit au jour le jour de la vie d'une apprentie sorcière, *Flying Witch* est un manga sur une adolescente japonaise qui se trouve posséder des pouvoirs magiques.

D'un point de vue graphique, Ishizuka a opté pour un trait simple et agréable, qui sied bien à l'histoire qu'elle nous raconte. L'utilisation limitée des tramages – qui rendraient le dessin plus dense et compliqué à lire – renforce le sentiment de quiétude de ce quotidien magique. Surtout, l'auteur rend hommage à Aomori, en retranscrivant les paysages luxuriants de la région.

En somme, *Flying Witch* évoque à de nombreux égards le manga *Yotsuba&* – toute dimension magique mise à part, évidemment. On recommandera donc chaudement cette série à toute personne voulant faire une pause divertissante plus contemplative, entre deux mangas d'action.

THOMAS HAJDUKOWICZ

FLYING WITCH, T.4
de Chihiro Ishizuka,
nobi nobi!, 192 p. n&b, 6,95 €

zoom

Pygmalion, T.3, de Chihiro Watanabe

L'année nous a bien gâtés en séries courtes et efficaces. Komikku en remet une couche avec *Pygmalion*. L'une des nombreuses lubies du Japon, les mascottes toutes mignonnes, ouvre la porte à un massacre à l'échelle du pays lorsque celles-ci, génétiquement modifiées pour en faire une nouvelle forme de vie, décident de s'adonner à leurs pires pulsions. Le chaos ambiant inhérent au déchaînement de violence initié par toute invasion de bestioles immortelles et surpuissantes se lie ici à une intrigue express dans un mélange bien équilibré. L'auteur aurait pu diluer la vinaigrette dans une tripotée de tomes. Il préfère la conclure en triptyque et ça fait un bien fou.

Komikku, 208 p. n&b, 7,90 €

ALEX MÉTAIS

Château Narumi, T.2, de Tomomi Satô

Alors que *Les Gouttes de Dieu* se perdent en spin-off et en fantasmes d'improbables dégustations, *Château Narumi* nous remet un peu les pieds sur terre, ou plutôt dans la gadoue du vignoble. Exit les grands crus inatteignables, c'est à la réalité du travail de la vigne que la très (trop ?) courte série s'attaque. Quand on affronte des éléments dont la moindre variation peut tout gâcher ou des bêtes dont la survie passe par la dégradation de votre travail, il faut être prosaïque. Que demande un bon vin ? Comment le produire ? Quelles sont les contraintes des petits producteurs ? Rappelons-nous que, derrière cette passion parfois dévorante, il y a un dur labeur.

Komikku, 192 p. n&b, 8,50 €

AM

La Fillette au drapeau blanc, de Saya Miyauchi

La guerre, c'est terrible. Le savoir est une chose, l'expérimenter, une toute autre. Saya Miyauchi nous fait vivre par procuration la vie des habitants d'Okinawa durant la conquête de l'île par les Américains durant la Seconde Guerre mondiale. Il le fait par l'entremise d'une réelle survivante, une enfant prise en photo par un soldat américain lorsqu'elle fut retrouvée seule. L'auteur raconte tout ce qui s'est passé avant. La leçon est terrible de violence mais pourtant emplie d'une ode à la vie qui fait beaucoup de bien. Rien ne nous est épargné des massacres, il est important de ne jamais oublier ce qu'est la guerre. Un manga coup de poing, mais un manga référence.

Akata, 192 p. n&b, 7,95 €

YANECK CHAREYRE

Perfect Crime, T.4, de Yûya Kanzaki et Arata Miyatsuki

Le crime parfait existe-t-il ? Vaste question. Mais si je vous disais qu'il existe une entité chafouine qui possède le don de tuer… par simple suggestion mentale ? Il lui faut jouer sur les mises en scène, mais c'est bien une auto-persuasion démentielle qui a raison de ses victimes. C'est fou comme l'esprit humain est influençable. D'ailleurs, commenceriez-vous à ressentir des picotements au bout des doigts ? Ne serait-ce pas un crime parfait si quelqu'un avait mélangé un petit quelque chose à l'encre de ce numéro ? Les victimes de ce déroutant criminel ne sont généralement pas épargnées par la vilénie. Quelque chose à vous reprocher peut-être ?

Delcourt-Tonkam, 208 p. n&b, 7,99 €

ALEX MÉTAIS

DanMachi, T.2, de Fujino Ômori et Kunieda

Dans un univers *RPG-fantasy* un peu comme les autres, il y a des donjons. Dans ces donjons, il y a des monstres et dans l'estomac de ces monstres, il y a des aventuriers mal préparés. Dans *DanMachi* toutefois, on y rajoute une poignée de déesses, entités supra-humaines accordant leur protection à des petits protégés qui forment ainsi leur « familia », mélange de guilde et de famille de substitution. Il reste difficile pour Hestia, divinité déconsidérée, de faire son trou alors qu'elle n'est accompagnée que d'un simple débutant. Celui-ci se révèle heureusement très prompt à la progression grâce à une étonnante capacité spéciale qui devrait rapidement faire bouger l'échiquier divin.

Ototo, 192 p. n&b, 6,99 €

AM

La Petite Fille aux allumettes, T.5, de Sanami Suzuki

La petite fille aux allumettes n'est définitivement pas aussi déposséd̀ée que dans le fameux conte triste. Celle-ci peut exaucer vos « rêveries » à coup de bâtonnets au phosphore. Il ne vous en coûtera qu'un an de vie, mais de toute façon, au rythme où les choses dégénèrent, cette année ne vous aurait pas été très utile. La série se poursuit dans sa lancée avec allégresse, énumérant les vœux tous plus destructeurs les uns que les autres et parsemant le chemin de la mystérieuse petite fillette pas si innocente d'homologues occultes. Si la recette est éculée, le style et l'ambiance, eux, sont porteurs d'intérêt et c'est avec plaisir qu'on retombe à chaque fois dans les turpitudes toujours plus inventives de l'être humain.

Komikku, 208 p. n&b, 7,90 €

AM

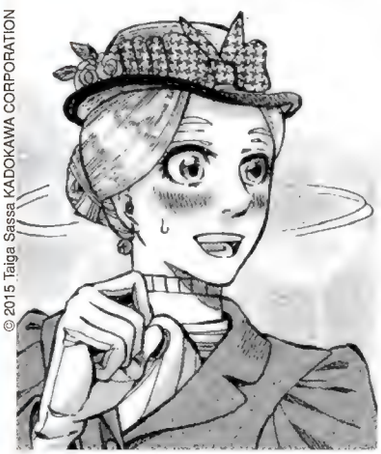
Rendez-vous en terre inconnue

© 2015 Taiga Sassa KADOKAWA CORPORATION

Lancée en 2017, la collection « Kizuna » de la maison d'édition Ki-oon a un objectif simple : proposer des mangas pour tous les publics, quels que soient l'âge ou le sexe des lecteurs. *Isabella Bird*, sorti cet octobre, est le troisième titre à intégrer ce catalogue, après *Reine d'Égypte* et *Hanada le Garnement*.

Isabella Bird est une exploratrice et un auteur britannique du XIXe siècle. Elle a arpenté l'Amérique du Nord, l'Australie, Hawaii, et surtout l'Asie. Chaque expédition a donné lieu à d'importants échanges épistolaires – adressés à sa sœur – ainsi qu'à des journaux de voyage. Ces sources servent de base au manga *Isabella Bird, femme exploratrice*. On la suit plus particulièrement lors de son voyage au Japon.

Bird a 46 ans lorsqu'elle embarque pour le Japon, en 1878. Son objectif : découvrir ce pays ouvert depuis peu au reste du monde, et aller à la rencontre des Aïnous, ce peuple indigène vivant sur l'île d'Hokkaido. Elle est accompagnée de Tsurukichi Ito, son placide guide japonais qui lui sert également d'interprète.



© 2015 Taiga Sassa KADOKAWA CORPORATION

CHOC DES CIVILISATIONS

Très vite, l'aventurière va être confrontée à un univers bien différent de l'Angleterre victorienne : superficialité des Occidentaux expatriés au Japon, difficultés administratives pour pouvoir voyager librement, normes sociales et hygiéniques japonaises particulières… Mais il en faut plus pour entamer l'enthousiasme d'Isabella Bird !

Si les récits de voyage d'Isabella Bird ont été romancés pour les besoins du manga, force est de reconnaître que l'auteur, Taiga Sassa, a effectué un travail de documentation poussé. La retranscription en images de la vie quotidienne d'un Japon en pleine transition vers l'ère moderne apporte un supplément de vie absent à la lecture d'un journal de voyage.

Globalement, le dessin est à la fois la force et la faiblesse d'*Isabella Bird*. Il est une faiblesse dans la mesure où, consciemment ou non, Sassa reprend largement des effets et traits que l'on trouve dans d'autres mangas comme *Bride Stories, Reine d'Égypte* ou *Gisèle Alain*, prépubliés dans le même magazine que son manga. Mais ce qui peut s'apparenter à un manque d'originalité est également une force, ce style de dessin laissant la part belle aux détails, renforçant le réalisme historique de l'œuvre.

Avec *Isabella Bird*, Ki-oon continue sur sa lancée en mettant en valeur des personnages féminins marquants et au tempérament fort. On a hâte de lire la suite.

THOMAS HAJDUKOWICZ

ISABELLA BIRD, FEMME EXPLORATRICE, T.1

de Taiga Sassa,
Ki-oon, 208 p. n&b, 7,90 €

Légendes et tabous

L'auteur espagnol Raulo Caceres a produit, au fil de courtes histoires, une œuvre cohérente. Celle-ci repose sur deux éléments : le fantastique, d'abord, comme cadre de jeu, et la provocation, comme moteur à son propos.

Mythes et légendes permettent à Caceres de diversifier le cadre de ses histoires. Dame blanche, exorcisme, sirènes et bigfoot montrent la diversité de ses inspirations. Pour la provocation, on parlera d'inceste, de manipulation mentale, de prêtres pervertis ou de zoophilie. Une histoire va sans doute bien trop loin avec une présence de nazis totalement dispensables au récit.

BONJOUR MA REINE. J'AI À DEMI COMPRIS QUE VOUS CHERCHIEZ À VOUS SOULAGER OR POUR UN DEMI-ÉCU, JE VOUS OFFRE MON DEMI-CUL.
T'OFFRIR AINSI MEME À DEMI POUR UN DEMI-ÉCU FAIT DE TOI LA PLUS PUTE DE TOUTES LES POULETTES DE CETTE BASSE-COUR.
TU AS DIT UN DEMI-ÉCU? ALORS MONTRE-MOI TON DEMI-CUL, IPSO FACTO!
© Raulo Caceres / TABOU

À SENS UNIQUE

On regrettera un peu quand même le manque de diversité des pratiques sexuelles, tournant largement autour de la sodomie
Mais le grand intérêt de ce livre, c'est sans doute le dessin torturé et extrêmement détaillé de Caceres. Les à-plats noirs et les blancs lumineux créent une parfaite lisibilité, alors même que les pages foisonnent de détails. Un album qui s'appréciera aussi pour le dessin, une fois la première lecture passée.

YANECK CHAREYRE

➪ **LÉGENDES PERVERSES, T. 1**
de Raulo Caceres,
Tabou, 96 p. n&b, + 8 p. couleurs, 19 €

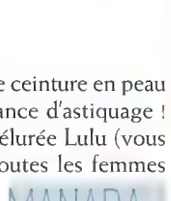
Parva et Lulu contre Kali !

Vingt ans après sa première publication, Glénat réédite cette œuvre de Manara parue à l'origine chez Albin Michel.

Dans sa préface, l'auteur explique la différence de traitement chromatique (personnages en à-plats et décors à l'aquarelle). Conçue comme un jeu vidéo offrant un choix au lecteur sur l'enchaînement des actions, l'histoire se conclura par une séquence réconciliatrice en apesanteur.

TANTRISME

La jolie blonde Parva trouve une ceinture en peau de serpent qui réclame une séance d'astiquage ! Parva a une copine brune, la délurée Lulu (vous le savez aussi bien que moi, toutes les femmes ont des mensurations de pin-up de *Playboy* chez Manara). Dans l'Inde mystérieuse, elles vont devoir surmonter quatre épreuves sexuelles. Beaucoup de caresses sensuelles en tout genre, car la philosophie du Kâma Sûtra réside plus dans le



© Manara / GLÉNAT

lent partage du plaisir que dans la consommation égoïste et rapide. Avec l'aide de Shiva (un beau saxophoniste hindou), les deux amies vont surmonter le défi de Kali !

MICHEL DARTAY

➪ **LE KÂMA SÛTRA**
de Milo Manara,
Glénat, 72 p. couleurs, 19,50 €

Belzeba
Un superbe album culte
Belzeba
BELZEBA
La fille de Satan
978-2-35954-113-7
368 pages N&B – 19 €
Dans les bacs
INGUINIS
Bienvenu à l'époque où la sexualité n'avait pas beaucoup de Tabous !
INGUINIS (1)
L'esclave du Panthéon
978-2-35954-118-2 – 48 pages couleurs – 15 €
Bientôt dans les bacs
RAULO CACERES
LÉGENDES PERVERSES
Un voyage dont on ne revient pas indemne !
LÉGENDES PERVERSES
978-2-35954-104-5 – 96 pages N&B + 8 pages en couleurs
19 €
Bientôt dans les bacs
Tabou BD
la bande dessinée sans interdit
www.tabou-editions.com
Contactez-nous dès maintenant : 01 64 24 70 38
Diffusion : CED-CEDIF — Distribution : DILISCO

Borg / McEnroe
de Janus Metz Pedersen

Les amateurs de tennis à tempes grisonnantes se souviennent avec émotion de la finale mythique opposant John McEnroe et Björn Borg. Soit l'affrontement entre le feu et la glace. Si la dramaturgie propre au tennis peine à se couler dans le moule cinématographique dégoupillé par Pedersen, *Borg / McEnroe* est peut-être le premier film à appuyer la dimension psychologique et solitaire que rencontre le tennisman professionnel, en particulier avec Borg, impressionnante cocotte-minute.
Sortie le 8 novembre

JULIEN FOUSSEREAU

Message from the King

Un Sud-Africain débarque à Los Angeles pour enquêter sur la disparition de sa sœur… avant de mettre à jour une conspiration criminelle. De cette trame on ne peut plus classique, le Belge Fabrice Du Welz tire un récit élégant ponctué d'explosions de violence sèche. Il est aidé par un Chadwick Boseman convaincant. Et si le dernier tiers accuse une baisse de régime, *Message from the King* recèle des qualités documentaires sur le compte-rendu contemporain des quartiers les plus chauds de la Cité des Anges.
Un DVD M6 Vidéo

JF

Wallace et Gromit : Cœurs à modeler

Rasé de près et *Un sacré pétrin*, les deux derniers courts-métrages à ce jour mettant en scène Wallace et Gromit, ressortent dans des copies restaurées. L'occasion de redécouvrir l'affirmation de la griffe Nick Park, constituée d'une inventivité formelle délirante et d'hommages bien sentis au cinéma populaire de qualité. Les têtes blondes constateront à quel point Shaun le mouton était déjà caractériel lors de sa première apparition, tandis qu'une noirceur inédite dans *Un sacré pétrin* rappelle les plus beaux films noir de l'âge d'or.
Sortie le 8 novembre

JF

Nanar Wars,
de Vincenot et Prelle

Déjà responsables de la rigolote *Anticyclopédie du cinéma*, le duo Vincenot et Prelle se penche cette fois-ci sur les contrefaçons exotiques et nanardes des plus grands succès du cinéma hollywoodien. *Les Dents de la mer*, *Star Wars*, *Indiana Jones*, *Harry Potter*, etc., revisités à la sauce mexicaine, espagnole, sri-lankaise ou turque, donnent lieu à des descriptions souvent hilarantes, grâce à leur bonne plume, de nanars improbables ne respectant rien, qu'il s'agisse du minimum de bon goût syndical ou du copyright.
Éditions Wombat, 160 p. couleurs, 20 €

JF

UN NÉVROSÉ NOMMÉ CHEVAL

BoJack Horseman **est un des rares spécimens de série animée qui a su gagner en qualité et en cohérence au fil des années. Alors que la quatrième saison est accessible depuis un mois sur Netflix, un retour sur cette série pas comme les autres se justifie.**

La respiration des séries télévisées a cette spécificité par rapport à celle du cinéma de pouvoir s'ajuster sur la durée : là où un film contient à lui seul un monde dans lequel sa réussite dépend de son bon déploiement pour que la magie puisse opérer, une série dispose d'un temps étendu pour pouvoir trouver son rythme, voire son identité. Ainsi, certains shows mal engagés ont miraculeusement su corriger le tir par quelques ajustements adéquats. *BoJack Horseman* de Raphael Bob-Waksberg est de ceux-là, un « *slow-burner* » pour donner dans le jargon. Dans un paysage audiovisuel qui s'est progressivement saturé de séries animées américaines visant un public adulte en quête d'impertinence, la première saison de *BoJack Horseman* tâtonnait tant elle était empêtrée dans sa couche bizarroïde environnementale où humains et animaux anthropomorphiques coexistent… un grand zoo inter-espèces à la sauce californienne qui semblait être un simple prétexte pour illustrer littéralement des expressions anglophones idiomatiques (et souvent intraduisibles) convoquant nos amis les bêtes. Alors que *BoJack Horseman* est simple comme un miroir aux alouettes.

LA FERME (HOLLYWOODIENNE) DES ANIMAUX

Au siècle dernier, BoJack Horseman, acteur cheval de son état, était la star incontestée de *Galipettes en famille*, sitcom familiale fictive d'une niaiserie à faire passer *La Fête à la maison* pour un monument de subversion. Pendant neuf ans, il était le roi d'une fête hollywoodienne sans fin rythmée par les beuveries, les rails de cocaïne et les brèves romances… jusqu'à l'arrêt de la série. Depuis 15 ans… rien, une gueule de bois permanente pour ainsi dire. BoJack a laissé tomber l'horrible crinière mulet, pris de l'embonpoint et vit en reclus dans sa demeure cossue sur pilotis dans les collines surplombant Los Angeles. Rongé par l'amertume et la haine de soi, BoJack pourrit la vie de son ami Todd Chavez, glandeur lunaire squattant chez lui, enrage de constater que la sitcom du labrador, Mr. Peanutbutter, son meilleur ami et ennemi, est toujours à l'antenne. BoJack rumine – ce qui n'est pas banal pour un cheval – et estime que le vide existentiel qu'il se trimballe en permanence disparaîtra s'il revient sous le feu des projecteurs. Il s'adjoint les services de Diane Nguyen, intellectuelle et féministe, pour être le nègre littéraire de sa biographie.

LÂCHER LA BRIDE

Au fil des saisons, *BoJack Horseman* a su conserver sa part de loufoquerie. On pense notamment à la sortie de retraite de J.D. Salinger, le célèbre romancier reclus, pour réaliser un talk-show particulièrement stupide. Cependant, la noirceur a progressivement envahi la série afin de mettre en exergue le fait que les happy ends n'existent qu'au cinéma, car le comeback et la reconnaissance artistique de BoJack dès les saisons deux et trois – incontestablement les meilleures jusqu'à présent – ne sont qu'une fuite en avant. La plus grande réussite du show réside à la fois dans les sentiments contradictoires que peuvent susciter BoJack, de l'attachement au dégoût en quelques secondes, et ses idées de mises en scène culottées, comme cet épisode très émouvant en milieu subaquatique et quasi muet, ou encore celui, bouleversant, sur les origines de la mère acrimonieuse de notre héros. Plus qu'une simple satire hollywoodienne, *BoJack Horseman* est surtout l'histoire très contemporaine d'individus suffocant dans leur solitude ontologique, meurtris par leurs traumas et leur immense difficulté à les surmonter pour enfin être heureux. Rarement une telle ménagerie n'est apparue aussi humaine.

JULIEN FOUSSEREAU

de Raphael Bob-Waksberg, série animée, Netflix

TOUTE LA BANDE DESSINÉE 8>10 DÉCEMBRE 2017
AU CŒUR DE PARIS HALLE DES BLANCS-MANTEAUX

EXPOSITIONS DÉDICACES RENCONTRES MASTER CLASS ATELIERS

salon SoBD 2017

Invités d'honneur
EDMOND BAUDOIN
PHILIPPE SOHET

La BD SUISSE à Paris
prohelvetia
BDFIL

60 exposants

150 auteurs

Focus **AUTO** et **MICRO-ÉDITION**

48 rue Vieille-du-Temple - Paris 4e - Métro Hôtel de Ville **Entrée libre**

Programme complet et inscription sur **www.sobd2017.com**

Stripologie.com
ÎledeFrance
MAIRIE DE PARIS
MAIRIE QUATRE PARIS
la saif
sofia
EXPERTS TV
Obliqueart PRODUCTION
CMA Cours d'Adultes
les Crous
Crédit Mutuel
Clairefontaine

Nacon Revolution Pro Controller 2

© Nacon

Les possesseurs exigeants de PlayStation 4 ne le savent que trop bien : la médiocrité du degré de finition de la manette officielle Dual Shock 4 a de quoi faire grincer des dents. Et l'on ne peut qu'admirer la deuxième version de la manette « Revolution » du fabricant français Nacon. Taillée pour l'*e-sport*, cette dernière dispose d'une ergonomie impeccable avec ses sticks analogiques asymétriques et solides, un confort sur la durée ainsi qu'une suite logicielle complète de reconfiguration des boutons.

Manette livrée avec une housse, des poids et un câble USB-C de 3m, 129 €

JULIEN FOUSSEREAU

Final Fantasy : Encyclopédie officielle vol. I

Ce beau livre est l'expression même de l'intention de Mana Books : faciliter la reconnaissance artistique du jeu vidéo par la noble littérature illustrée. Et quoi de mieux pour ouvrir le bal qu'un précis des plus beaux artworks, documents de travaux des mythiques *Final Fantasy VII, VIII* et *IX* ? Et ce sera l'occasion pour les néophytes de comprendre enfin pourquoi les fans ont les yeux embués à la simple évocation d'Aerith…

Mana Books, 319 p. couleurs, 40 €

JF

Metroid Samus Returns

Nintendo

Excellente initiative que de remaker le deuxième volet de la saga *Metroid* paru initialement sur Game Boy. Développé par les espagnols de MercurySteam en collaboration avec Nintendo, *Samus Returns* fait peau neuve en profitant des améliorations ergonomiques de la 3DS : la précision des tirs par la molette analogique apporte un surplus de confort appréciable, sans bouleverser le cœur du *gameplay*, à savoir l'exploration hostile et nerveuse propre à *Metroid*. Une réussite.

Disponible sur Nintendo 3DS

JF

L'Aventure Layton : Katrielle et la conspiration des millionnaires

Level-5

Puisque le bon Hershel Layton est porté disparu, sa fille Katrielle prend le relais dans la franchise mystère / énigmes ayant fait les beaux jours de Level-5. Et la descendance du professeur ne manque pas de bonne humeur et apporte un peu de modernité dans ses enquêtes. On ne peut s'empêcher toutefois de rester un peu sur notre faim quant au niveau de difficulté des casse-têtes proposés.

Disponible sur Nintendo 3DS

JF

© Capcom / Marvel

PIERRES QUI BOOSTENT N'AMASSENT PAS ROUSTE

***Marvel vs Capcom Infinite*, dernière itération de la série bien connue de *Vs. Fighting*, aurait pu être une indubitable réussite avec son système de combat plutôt fin. Pour cela, il aurait fallu éviter de tomber dans la politique du téléchargement payant et soigner un peu plus la patine finale du titre, franchement laide.**

Voilà plus de deux décennies que super-héros Marvel et superstars de l'éditeur Capcom s'envoient des soufflets en *Vs. Fighting* sans que cela ne choque grand-monde. À une époque où « La Maison aux idées » était au bord de la faillite en raison d'un marché qu'il avait contribué à saturer à force de multiplier les publications de comics à tort et à travers (un contexte qui n'est pas sans rappeler celui de Marvel Studios dans lequel saturation, médiocrité et arrogance sont devenues des notions dominantes), lâcher du lest devenait urgent et les licences de produits dérivés tombèrent à point nommé. Capcom sauta sur l'occasion pour accoucher d'un premier crossover entre les univers de *Street Fighter* et des *X-Men*, avant d'étendre la portée de ses filets dans les territoires visités. *Marvel vs Capcom* (*MvC*) fut donc le produit de cette pêche, avec comme intention de délivrer un *gameplay* équilibré sachant concilier accessibilité et baston furieuse à l'écran.

VIENS TE FAIRE LATTER DANS MON COMIC-STRIP

Au-delà du coup marketing, *MvC* s'envisage plutôt comme la récréation dans laquelle le novice peut ressentir une certaine joie face à l'avalanche de coups spéciaux qu'il peut déclencher en appuyant aléatoirement sur sa manette, tant les combinaisons ne requièrent nullement le degré de dextérité de *Street Fighter*. La nervosité allant de pair avec des enchaînements de plusieurs dizaines de coups est l'assurance d'un spectacle de super-héros débridés. En cela, *MvC* a toujours su caresser agréablement le fan de l'univers Marvel dans le sens du poil avec ses matchs par équipe où, sur pression d'un simple bouton, un acolyte de chez Capcom peut prêter main forte à un héros marvelien mal en point. Dans le cas précis de *MvC Infinite*, une des six Gemmes de l'Infini de Thanos sélectionnable avant un combat apporte une nouveauté stratégique puisque, après le remplissage d'une jauge de furie dédiée, elle peut, au choix, apporter un surplus de dégâts, ou une facilité à déclencher des combos (mention spéciale à la gemme de l'Espace qui génère un espace ultra confiné pour l'ennemi qui, entravé, verra ses mouvements limités et, par là même, davantage enclin à se faire sévèrement dérouiller).

GEMME DU PAS FINI

Si l'on ne peut que louer l'accessibilité de *MvC Infinite* avec son *gameplay* simplifié, la direction artistique laisse, elle, franchement à désirer. Les précédents *MvC* avaient ce cachet de comic furibard et déchaîné dans le mouvement capable d'enflammer la rétine, là où *Infinite* s'appuie opportunément sur les designs ternes du *Marvel Cinematic Universe* baignant dans une imagerie infographique inconséquente. Ryu et Chun-Li de *Street Fighter* sont impressionnants de laideur tandis que Tony Stark ressemble à une imitation d'une statue de cire de Robert Downey Jr dans un musée de seconde zone sur Hollywood Boulevard. Est-ce justement à cause des imbroglios juridiques avec la Fox qu'aucun représentant des X-Men ne figure au casting ? Ou bien Capcom prépare-t-il une politique pénible de contenus supplémentaires payants ? Dans un cas comme dans l'autre, *MvC Infinite* laisse un sentiment d'inachevé, aggravé par son mode histoire vaguement inspiré du « *Gant de l'infini* », digne d'un film de série Z. On ne peut que regretter ce manque de finition quand un cœur de mécanique de jeu enthousiasme autant.

JULIEN FOUSSEREAU

MARVEL VS CAPCOM INFINITE

Capcom, Vs Fighting
Disponible sur PC, PlayStation 4 et Xbox One

- MARK MILLAR ET GREG CAPULLO -

REBORN™

LA MORT N'EST QUE LE COMMENCEMENT...

MILLARWORLD

LE 25 OCTOBRE AU RAYON BD

Panini COMICS
www.paninicomics.fr

Copyright © 2017 Millarworld Limited, a Netflix Company. All rights reserved.

ALEJANDRO JODOROWSKY - JERRY FRISSEN - VALENTIN SÉCHER

META-BARON

TOME 5 • RINA LA MÉTA-GARDIENNE

LA VALEUR DU GUERRIER SE MESURE À LA PUISSANCE DE SES ENNEMIS

PREMIER CYCLE

SECOND CYCLE

NOUVEAU CYCLE

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS